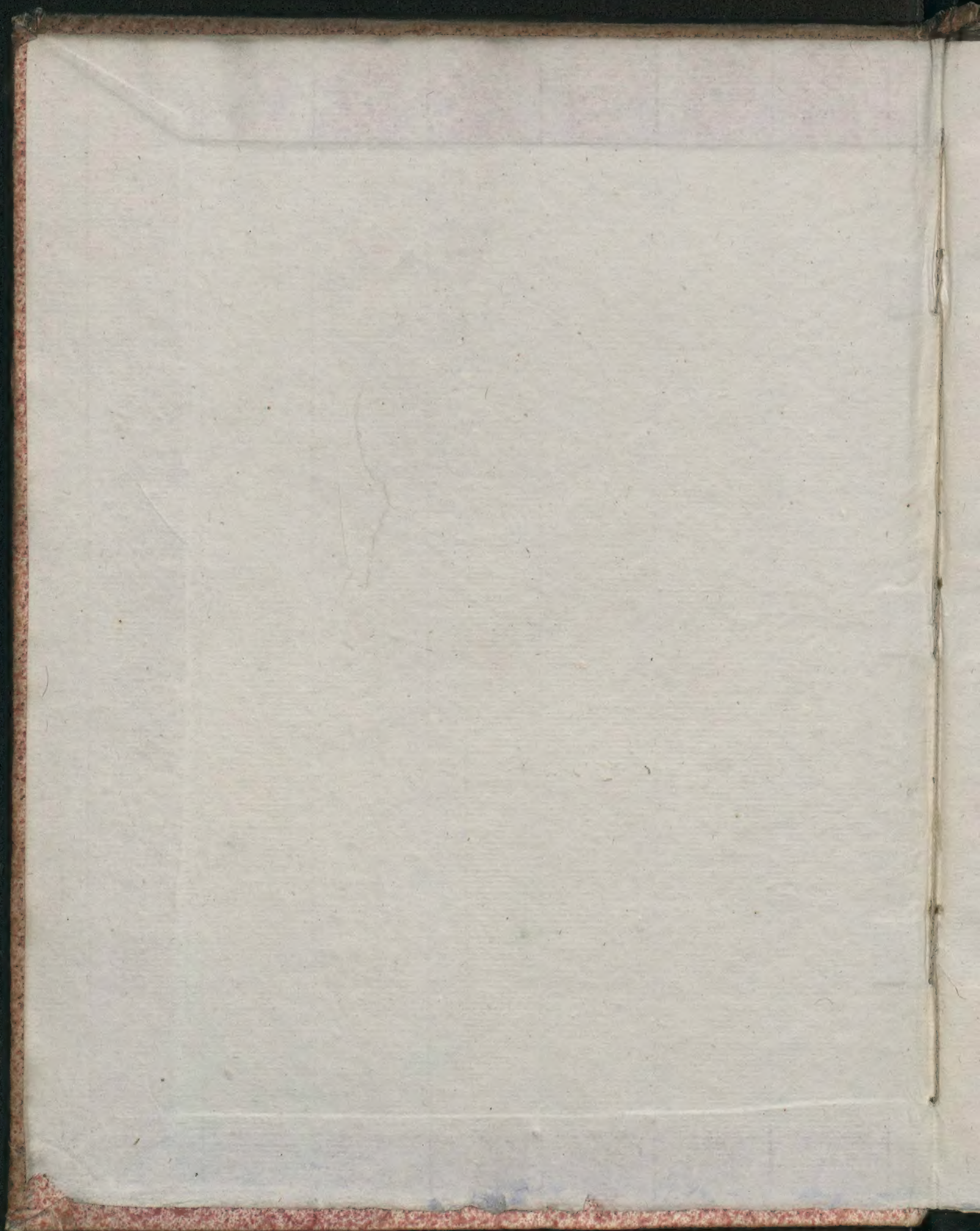


Ms. gall.  
Quart 27.

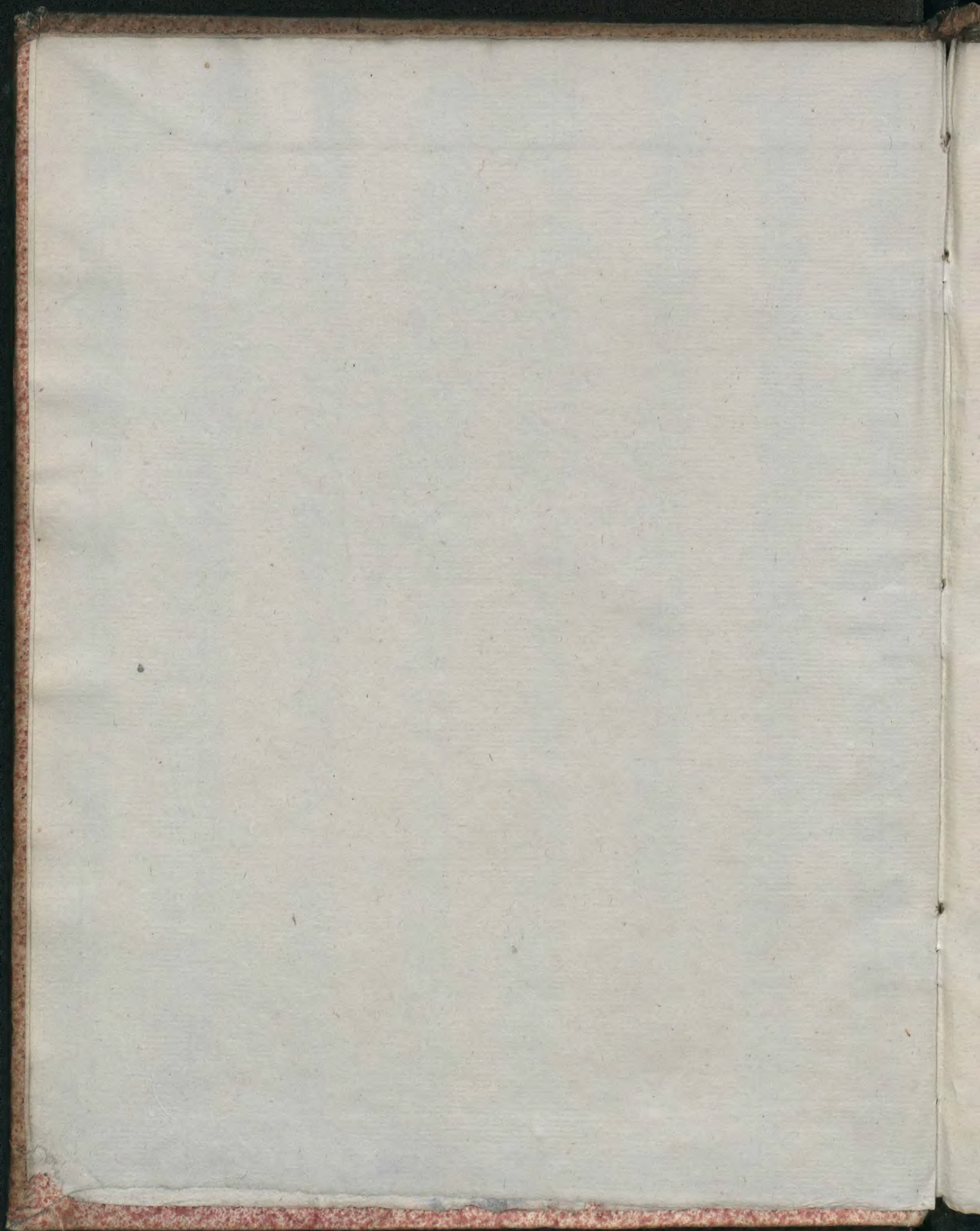








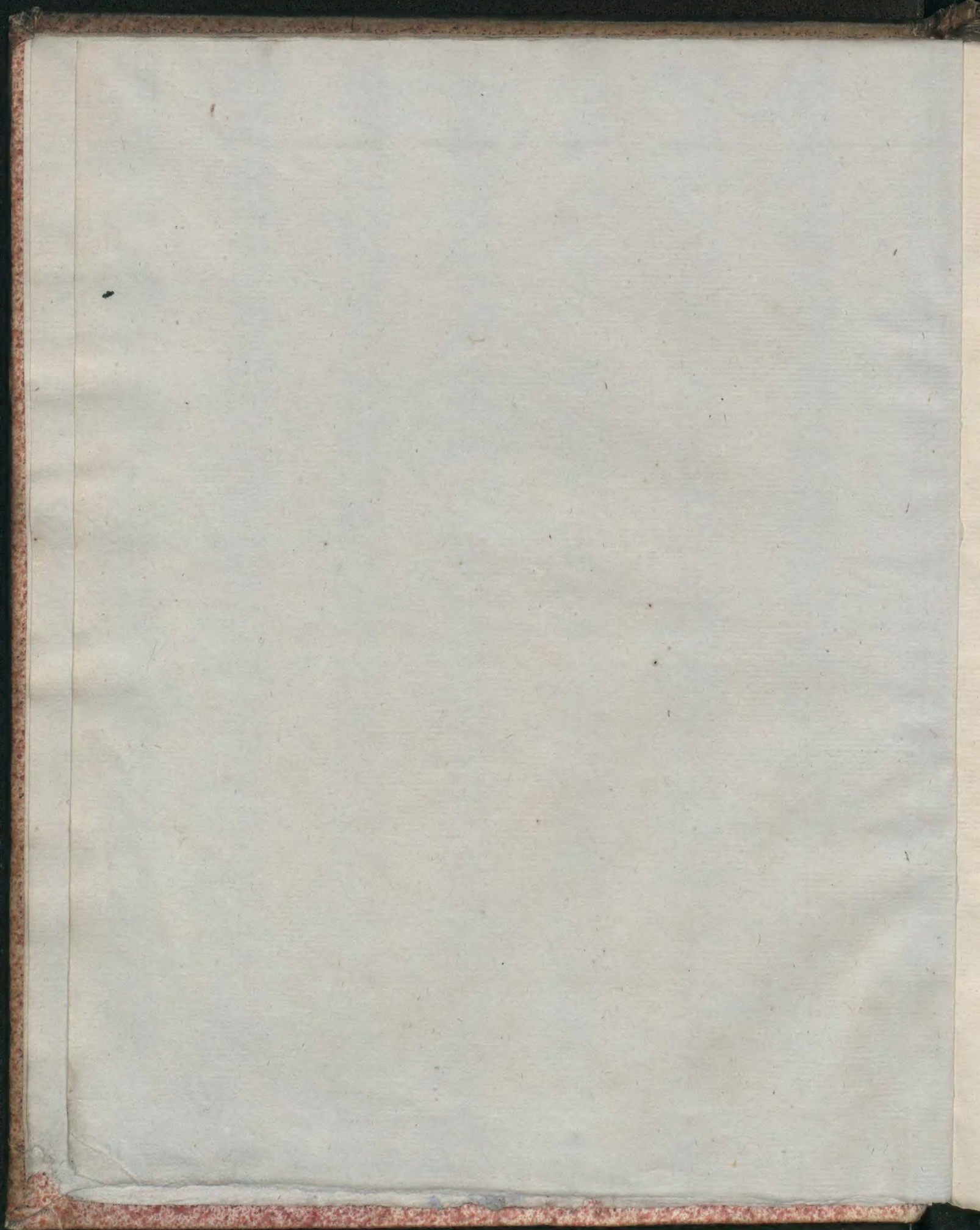














Campagne

de 1757

en Asie Mineure



Amsterdam

1672

Amsterdam



ms. Gall. quart. 27.

Campagne

de 1757

En Westphalie







A Monseigneur  
Le Marechal Comte d'Estrées

Monseigneur,

Je vous ai admiré, je n'ai pas été seul à le faire; je me suis hasardé d'écrire, n'est ce point une témérité? & éloigné de vous, Monseigneur, inconnu à tout ce qui vous approche, et fréquentant peu le quartier général, je ne me flatte point d'avoir rendu votre campagne dans le jeu, qui pourroit convenir. J'ai eu le bonheur de servir sous vos ordres; mais n'étant point à portée, je ne vous ai vu que de loin, et tout au plus dans l'attitude d'un Philosophe curieux mais borné: des détails essentiels, des plans d'opérations, leur suite appartient au Général; il faudroit l'être pour en appercevoir les combinaisons et les décrire. Je m'estimerai heureux, Monseigneur,



est dans ce que j'en ai cru etais vous reconnoître  
quelques unes de vos idées. Mon ébauche me deviendrait  
précieuse, et je vous prierois de l'agréer comme une  
foible marque de l'hommage le plus humble. je suis  
avec une considération qui n'a point de bornes, et le  
plus profond respect.

Monseigneur

Votre très humble et très  
obéissant serviteur \*\*\*  
pt. Bro...a.



# Campagne

de 1757

## En Westphalie

---

J'ai fait quelque Campagne dans la  
 dernière Guerre; je viens de faire celle de Westphalie,  
 je n'en ai point vu, et je crois qu'il y en a peu, dont  
 la gradation intéressante ait été marquée de plus  
 d'événemens, et d'autant de contrastes. Le tableau m'en  
 a frappé: sa singularité m'a fait naître l'envie d'en  
 crayonner l'esquisse. Je m'y suis livré en militaire, qui  
 ne tenant à rien et pouvoit ainsi dire isolé au milieu  
 du Camp, s'est contenté de voir, d'étudier, et quel que fois  
 de réfléchir. J'écris d'après ce que j'ai pensé; mon récit  
 a pour base une vérité mûie faite pour dépeindre  
 les objets et les caractères. J'ai jugé des faits.



Sans épouser de parti, je les rend sans intérêt, et  
sous le point de vue, qui m'a paru le véritable, je  
pars du mois de Février.

*Mars* La Couv expédie ses ordres: à la mi Mars sort  
de France une armée nombreuse, pleine de Volonté,  
brillante et pour ainsi dire toute composée de choix.  
Cette armée marche par trois divisions qui se suivent.  
La première traverse le Brabant, Liège, le Limbourg,  
*avril* Aix; arrive à Nids, entre en Avril dans le Pays  
Brussien, et pour le soumettre ne fait que le parcourir.  
Elle ouvre les portes, s'empare du Soumet, Cleves  
compose et tout le Duché, Vesel ville forte, qui d'ordinaire  
pouvoit tenir, et nous enlève-longtemps, libre les clefs  
aux premières troupes légères, qui vont la reconnaître.

Rien ne me surprend dans cette rapidité du  
françois: mais j'ai peine à démêler la raison, qui du  
côté du Roi de Prusse le détermine à l'abandon de  
Vesel. La garnison de cette place sans doute avoit besoin  
de renfort: est-ce pour ne point s'occuper de ses murs,  
ou pour ne rien détourner de ses forces, que le Roi de  
Prusse s'est refusé à y porter du secours? ou penserait-on  
peut-être avec plus de fondement, que c'est la politique, en  
nous abandonnant la seule ville qui couvrit le pays



avril

de Hanovre a été de force le souverain à prendre parti dans la querelle par la nécessité de se défendre! je me persuade, qu'en nous la livrant il a voulu retrancher au Roi d'Angleterre le se mouvoir un traité de neutralité pour son Electorat. Vraisemblablement le Roi de Prusse, avait jugé, que cent mille Français au delà du Rhin, et maître d'arriver en Westphalie n'entraient plus à la neutralité, ou ne consentiraient à l'admettre qu'à des conditions assez dures pour la faire refuser.

La garnison avant de quitter Wesel, se contenta d'en détruire quelques fortifications; elle périt en chemin par la désertion, et se retira sur Lipstadt.

Ces premières conquêtes ont été l'ouvrage du Prince de Soubise: rien ne lui résista dans toute cette partie que la seule ville de Queldre, qui garda par des marais eut recours à l'inondation, et se mit forte au milieu de ces eaux. Sa résistance fit prendre au Prince de parti de mettre en quartier de rafraichissement le long de la Lippe et par Echellons plusieurs des Bataillons qui devoient composer la réserve. M<sup>r</sup> de Cillon fut placé à Plam avec quatre Bataillons, et M<sup>r</sup> de Saint Germain qui en commandoit huit autres s'avancèrent jusqu'à Lipstadt, que les Prussiens abandonnèrent à son approche. M<sup>r</sup> de Maréchal d'Ulrichs attendu à Wesel et y



Avril. rendit le 26 avril et prit le commandement de l'armée.  
Lent et quelques officiers généraux, leurs aides de camp,  
et l'état-major les plus nombreux l'y avoient devancé.  
Ce cortège, nous nous en sommes quelque fois aperçus,  
formait au quartier général une affluence, dont  
le brillant tumultueux n'est pas toujours ce qui concourt  
le plus au bien du service.

Il eût été difficile que le mérite ne se fut per-  
dus dans les foules, nous nous y perdions: et l'on ne  
voyoit en gros rien de ce que des prétentions, peu  
de talents et rarement de l'équité: beaucoup de vanité,  
un ton, des airs, et pas qu'un ridicule de la fadeur.  
Doit-on s'étonner avec cela que la confusion et  
l'ignorance se soient alternativement appliqués dans  
le cours de la campagne. L'obéissance des ordres: que  
le Militaire ait eu à en souffrir; et qu'il ait  
murmuré tout haut de ne voir à sa tête qu'un  
jeune homme; dont il sembleroit que le talent principal  
fut de tirer de sa patience le même parti, qu'elle  
auroit peu tiré d'une contribution en pays ennemi.

À l'heure de midi ramenoit tous les jours celle  
du spectacle dans l'antichambre du Maréchal:  
on venoit y reprendre son rôle; et sous l'habit.



bleu souvent y jouir d'un homme inutile. Siogque en <sup>Avril</sup> traversant tout ce peuple, est-il négligé de mettre la lanterne ? feu doulé, et je crois qu'avec tous ses soins, il eut encore eu de la peine à rencontrer son homme, ailleurs que dans le cabinet du Maréchal. il y étoit et nous avions besoin de l'y trouver.

Une armée à ses ordres, conduite par un succès aussi rapide que sa marche, demandant à marcher encore : l'ennemi fuyant, un nouveau champ de gloire ouvert ; tout sembloit devoir le porter en avant.

Le Spéculateur, que son état de simple... particulier dispense de détails plus spirituels, ne voit pas à le voir balancer. événement, il en veut de précipités : et derrière un télescope, où les objets arrivent à peine, il croit tout voir, imagine nos marches, et bat l'ennemi.

Devions nous nous mêmes en de là du Rhin, l'avoir à nous arrêter au moment, qui paroît le plus favorable ? L'armée Hanovrienne n'étoit pas toute assemblée : les Hessois n'avoient pas joint : nous pouvions les couper avant leur jonction : Le Duc de Cumberland étoit trop faible pour tenir à l'approche d'une armée formidable : Hanovre et tout son territoire paroît une conquête aussi aisée, que l'auroit été.



avril

celle de Vespel : on se figurerait déjà la porte de l'Université de Maydeburg, et de loin l'imagination française en traçoit le Siège.

Le Maréchal, comme nous, voyoit sa gloire et celle des armes de sa nation : mais son coup d'œil aiant plus de précision, il apercevoit en même temps, et mesuroit la distance, qui le séparoit encore de l'ennemi. après de cent lieues déjà de nos frontières il lui en restoit plus de quarante à faire faire à son armée, et pour les faire il avoit à traverser un pays coupé de ruisseauz, couvert, peu praticable, et marécageux; sans resources de blains pour les subsistances, et presque tout ou fait dénué de fourage. Le moyen de conduire cent mille hommes, un train d'artillerie de siège, des Lents et des haquets, tout l'attirail d'une armée, et celui seul d'un quartier général aussi chargé que le nôtre ! L'entreprise demandoit de la réflexion, et des dispositions indispensables.

Les Premières Idées qui s'occupèrent à son arrivée furent ce qui concernoit la ville de Gueldre. instruit de sa position, Le Maréchal sent qu'elle n'étoit pas approvisionnée pour longtems, et que la garnison n'en étoit que de sept à huit cents hommes,



avril

il jugea qu'un siège, en s'arrêtant, retarderoit ses opérations; le Blous au contraire, pouvoit le laisser libre, ménager le sang, et ne renvoyer pas à plus de trois mois la reddition de la place. ces considérations le décidèrent, et il ne se trompa qu'en ce qu'au lieu de recevoir lui-même la capitulation dans les trois mois, il en a laissé par son rapel la signature au Maréchal de Richelieu.

Le Corps détaché à Lipstat lui avoit paru bien avancé même, avant son départ de Paris: à son arrivée à Vözel il reconnut que sa position étoit en faivo, et qu'il étoit nécessaire de la soutenir par des forces suffisantes. comme cette avant-garde étoit composée des troupes destinées pendant la Campagne à faire partie de la réserve du Prince de Soubise: il donna ordre à ce Prince de remonter la Lippe, et de se porter à ham au centre des cantonnemens de cette réserve. il le mettoit ainsi en état de recevoir le secours de la Mark, qui lui fournissoit ses Subsistances.

Après cette première disposition, et pendant qu'elle s'exécutoit, le Maréchal fit renvoyer par pelotons une autre partie de son armée, dans l'intention de la porter peu à peu et avec lenteur



May

au point, ou les vûes lui faisoient se proposer de s'en rassembler; étoit à Munster. il étoit indispensable d'y faire des approvisionnemens, d'y construire des fours, de former des magasins, et d'attendre que le Rhin eût amené d'abondance des grains, des farines, et jusqu'à des fourrages.

Ce mois de May vit naître, conduit et achevé ces préparatifs; les chemins devenoient praticables, et l'armée qui s'étendoit par gradation, se trouva remplie insensiblement toute la partie de l'archevêché de Munster contenue sur la droite de Wesel entre la Lippe et l'Ens, Dülmen et Welbeck. receurent des troupes. Le Prince de Beauveau commanda dans Munster; où se construisoient nos nouveaux fours, et s'assembloient des fourrages. Le régiment d'Aubigné dragons fut porté à Felling et les Chasseurs de Fitcher à Warndorp, pour y présenter une première tête aux ennemis. Deux régimens de carmouches qui se passèrent à l'abbaye de Marienvelt entre les hussards de Fitcher et les dragons hanovriens, procurèrent aux premiers la capture de quelques chevaux, dont ils profitèrent, et un petit nombre de prisonniers, qui furent renvoyés peu de jours après par le Prince de Beauveau à son Duc de Cumberland.



Vers la fin de May le Maréchal ayant pourvu à  
peu près à tout, résolut d'avancer, et transporta son  
quartier général de Wesel à Munster: M<sup>le</sup> Le Duc  
d'Orléans, le Prince de Condé, et le Comte de Saxe-Marche  
y arrivèrent; toute l'armée s'y rassembla, et y fut  
campée le premier juin.

Le Marquis de Vauguy fut chargé de l'ouverture  
de nos marches: et le Comte de Meillebois Maréchal  
général des logis de l'armée, avec un détachement de  
Dragons et des hussards de Ditcher s'approcha deux  
fois près du camp des ennemis pour le découvrir et  
observer leur position par la droite.

On s'ébranla le quatre: toute notre première  
ligne sous les ordres de M<sup>le</sup> Le Duc d'Orléans marcha  
à Helligt, et y campa, le lendemain la seconde  
ligne y arriva, et la première s'avance à Warndorp,  
où le Maréchal se rendit, et séjourna pour attendre  
la seconde ligne. il continua sa route à peu  
près dans le même ordre jusqu'à Rheda, où l'armée  
passa l'Elbe, et vint camper le dix.

M<sup>le</sup> Le Prince de Soubise avoit quitté Lipstat,  
et étoit venu se porter à notre droite à Neukirken.  
Les ennemis y avoient quinze cents hommes qui  
se retirèrent au moment, où l'on alloit les attaquer.



juin

et ils le firent avec après la précipitation pour ne pas donner  
à peine à nos chevaux le temps d'ajuster leur arriere grâce.  
(Remis à l'abode sur deux lignes dans une  
après belle plaine, nous étions à six lignes de  
Bilefeld, faisant face à l'armée lorraine: Notre  
gauche à l'Est, la droite du côté de Mienkerken;  
appuyée à la gauche du Prince de Soubise, cependant  
à une distance de lui.

L'armée lorraine, étendue sur les hauteurs  
de Bilefeld avait son quartier général à cette petite  
ville et notre camp en perspective: La droite Placée  
sur le groupe avancé d'une montagne y était  
couvert de retranchement dont l'objet était de former  
l'espace contenue entre la montagne et des marais  
qui par le moyen de cette précaution, s'opposaient de  
ce côté: il y avait sur la hauteur des bois impénétrables  
et qui couvraient Bilefeld: le centre en avant du  
village de Braicorde, se trouvoit gardé par quelques  
autres portions de marais et par des bois, qui  
difficiles n'en auroient pas rendu l'accès facile; une  
redoute, et quelques abatis barraient deux chemins  
qui menaient au Village: La gauche du côté de  
Bale n'avait pour elle que la pente du terrain; mais  
cette pente dont l'aboutissement à la plaine, et permettait



juin

de présenter au front d'attaque, et les considérables pour  
ruiner toute l'avantage du reste de la position. Cette  
circonstance ne pouvoit échapper à la sagacité du  
Maréchal, elle réunir toutes les vues.

Les troupes qu'il avoit détachées depuis quelques jours  
et à différentes reprises, à la droite, à la gauche et au  
centre du camp ennemi, lui en avoient rapporté des  
connaissances assez exactes pour lui faire prendre le  
parti de les longer par la droite, et de dépasser leur  
gauche. C'étoit l'objet particulier du Prince de Soubise.  
Dus à position de Munkertun : Le Maréchal s'y  
avertit chargé de faire reconnoître de plus près cette  
gauche, et lui même se transporta le soir à son  
quartier pour en conférer définitivement, et décider de  
concert avec le Prince le plan d'attaque qu'il méritoit.  
L'exécution en fut remise au dix huitième nécessaire  
pour se procurer les moyens de passer tout de suite.  
Le Vice : Seul avantage certain qu'il put se promettre  
de l'événement d'un combat heureux.

M. Le Duc de Cumberland ne nous avoit pas  
jusques là que partant de Munster, arrivant à lui,  
par la droite, il étoit demeuré tranquille, la nature  
et l'art qui le défendoient de ce côté, et gardoient  
avec avantage presque tout le front de son camp,



quin

L'autorisant à une sécurité, qui nous sembla dans  
le notre approcher de la déstargie, ou ressembler à  
la paix. nous n'imaginions effectivement pas que  
l'on put être en guerre avec des gens, qui nous ~~surpassaient~~  
laissoient venir aussi près d'eux sans paraître. Ses  
allarmes: à qui même il n'échappoit en quelque  
façon rien, qui nous indiqua qu'ils fussent nos ennemis.  
Soient de détachemens à nous reconnoître: jamais  
d'inquiétude à nos avant-gardes, encore moins à nos  
Colonnes d'équipages: des courses de nos husards et  
de nos volontaires jusques aux leurs grandes gardes,  
sans rencontrer la moindre patrouille hors de leur  
Camp.

Il n'en fallu pas davantage pour ériger dans  
l'esprit du français un Étalement qui donna carrière  
au goût qu'il a de pénétrer: l'ennemi tranquille et  
nous lents à l'attaquer, sans doute il en laissoit  
des raisons: la connoissance des véritables auroient du  
dépendre de celle du pays, du détail d'une armée,  
de celui de ses environs, et nous ainsy dire d'un  
Compte avec le général: il est fallu de plus observer  
la position des Canoniers, l'ordre de leurs troupes;  
et le report secret des ressources qu'ils avoient pour nous  
éclairer sans venir jusqu'à nous. de pareilles...



quin

combinaisons eussent exigées du travail ou de la réflexion: c'étoit en demander trop à des Français; ils leur étoit plus court d'imaginer une neutralité, qui fut le noeu d'un nœud, et l'ame de la conduite des deux armées. L'opinion se répandit, l'invention prit, on y crut et bientôt sans en avoir vu les conditions chacun se signora les savoirs, publia le traité, le discuta, et se persuada que des raisons d'état déterminoient pour le moment à le tenir secret.

On s'abusa si bien de cette prétendue neutralité, que presque personne ne voulut s'en tenir à voir sans en Le Duc de Cumberland un prince inférieur en forces, qui par son inaction ne s'attachoit qu'à menager ses forces et vouloir ne rien risquer. Il étoit persuadé avec raison n'avoit à compter que sur la bonté des postes qu'il pouvoit occuper: il en avoit de sûrs pour s'y retirer au besoin derrière Le Duc; du moins il les jugeoit tels.

Quant à la nécessité de nous employer en Le Duc de Cumberland n'avoit point de troupes légères; mais servi par les habitants du pays, les voisins, qu'il en tiroit y suppléoit: et pour la garde de ses entours, il leur avoit, à une certaine distance, distribué des signaux, qui l'exortoient à l'instant,



juin et au moindre de nos mouvemens vers lui.

Ainsi pour nous déviner il ne lui falloit que nous observer dans son camp. Son côté faible étoit celui que nous menacions, en nous prolongeant par notre droite. Il sentit, que s'il se laissoit approcher d'une marche, il ne seroit plus à temps de se retirer; et qu'une fois attaqué sa retraite seroit difficile, même impraticable, pour peu qu'il fut entouré ou forcé, n'ayant derrière lui, pour se replier que la chaussée de Bielefeld, et une route escarpée que lui même avoit fait ouvrir dans la montagne. C'étoit donc hasarder tout que d'attendre: il se décida précipitamment, quitta son camp dans l'après midi du 13 partit à cinq heures du soir, et marcha toute la nuit.

Nous nous aperçûmes du mouvement qu'il faisoit, à mesure que ses tentes disparaissoient de dessus la montagne. M. de Maréchal en reçut la confirmation sur les six heures du soir. il avoit des troupes en avant, à portée de l'instruire: trois cents volontaires et huit compagnies de Grenadiers à Marienvelt, Les Volontaires Royaux à Gutersloh, et Les husards de Turpin à off.

Quand qu'il eut l'avis, il fit passer aux Volontaires



juin

royaux l'ordre d'attaquer l'arrière garde des ennemis et  
commença en même temps dix compagnies de...  
Grenadiers, dix piquets et trois cents chevau-légers, qui  
marchèrent toute la nuit aux ordres du Prince de  
Beauveau. Les volontaires royaux plus près de deux  
grandes lieues arrivèrent au point du jour à la rive  
de Bielefeld, et attaquèrent en arrivant le corps de  
troupes, que les ennemis avoient laissé pour couvrir  
leur retraite. Le combat fut vif et eut duré plus long-  
temps, sans la manœuvre d'un capitaine des volontaires,  
qui fit craindre aux ennemis d'être coupés: il se  
porta dans la montagne, et marchoit pour tourner  
Bielefeld. Les Prussiens s'en apperçurent et se  
replièrent: on les suivit l'épée à la main dans  
la ville: inutilement ils voulurent s'y reformer dans  
la place, on les repoussa jusques hors des portes.  
M<sup>r</sup> de Comte de Scharbot se signala dans  
cette affaire à la tête de son corps: il eut cinq officiers  
et plusieurs de ses volontaires tués ou blessés, fit de  
prisonniers, enleva plusieurs chariots d'équipage, et  
conserva huit à dix mille rations de fourrage d'un  
magasin qui brûloit depuis la ville.  
Le Prince de Beauveau n'arriva qu'après l'action.



*juin* mais après à temps pour être témoin d'un pillage ;  
qu'on eut peine à arrêter, et qui, dans le peu de  
temps qu'il dura, ne laissa plus de faire beaucoup  
de tort. Bielefeld est une petite ville, riche, bien bâtie,  
et renommée pour le blanchissage des toilles, il y en  
avait de toute espèce, et pour des sommes considérables  
étalés hors de la ville. Le soldat yomba d'abord, et  
eut bientôt enlevé sa charge : il se débarrassa ensuite  
au premier denier qui lui étoit offert ; un petit peu,  
quelque fois moins, faisoit le prix de la plus belle pièce.  
Le Prince de Beauveau pour réparer une partie du  
dommage, ordonna des recherches quelques jours après ;  
mais ces recherches n'aboutirent qu'à faire rendre aux  
troupes une portion de ce qui leur étoit resté : elles  
n'eurent point empêché que le commerce des toilles ne  
se soit depuis entretenu pendant plus d'un an  
dans l'armée, et qu'après indécemment on en ait vu  
chargés jusqu'à des mulets d'équipage.

Le premier mouvement de désordre appaisé dans  
Bielefeld, le Prince de Beauveau reprit son opération ;  
et porta ses troupes en bataille hors de la ville ;  
l'ennemi se retira sur Herwerde, il marcha après  
lui et le comte de Saxe, qui venoit d'arriver de  
l'armée de Soubise avec deux Compagnies de



juin

Grenadiers et deux cents chevaux prit la même route. Le Duc de Cumberland dans l'appréhension que tout l'armée du Maréchal ne fut à sa suite, avoit laissé quinze cents hommes dans Herwordo; et lui y faisoit stationner pour un corps placé dans des bois près de la ville. à leur faveur il continuoit de se retirer, mais à la hâte et ne donna que durant trois jours à son armée le temps de camper.

Les détachemens n'étoient point en état de tenter rien de sérieux sur Herwordo: ils se contentèrent de s'y présenter: la garnison se mit en défense, et les troupes, qui de loin se monstroient dans le bois, en immodèrent. ces troupes, comme celles de la ville, malgré leur contenance n'attendoient que la nuit pour évacuer, et nous dérober leur marche; on ne leur laissa que le lendemain nous nous comparâmes du poste, les volontaires Royaux s'y établirent, et Le Prince de Beauveau ramena son détachement dans Bielefeld.

La route de M. le Duc de Cumberland se terminoit à Rothaw; les ponts y étoient, il les fit repasser à une partie de son armée, le reste demeura de notre côté, et occupa les hauteurs qui bordent le Weser.



juin

Il ne nous étoit pas difficile de replier de tout au delà de la Rivière, mais il l'étoit de la proposer. ce fut l'objet du Maréchal, et il y fit entrer le projet de couvrir son dessein, et celui d'amuser l'ennemi en prenant sous Minden une position fixe. Il y réussit et se procura tout de temps qu'il voulut pour assurer une nouvelle communication sur Raderborn, y soustraire des fouds et l'activer dans le pays de Hesse une expédition, qu'il destinoit d'avance, à pourvoir au besoin de son armée, lorsqu'elle seroit au delà du Weser.

Ces Préliminaires étoient essentiels; rien ne perça qu'après l'exécution; et ce qu'on en vit résulter environ un mois après, fut la construction de trois ponts sur le Weser, le passage de ce fleuve sans perdre un seul homme, et sans qu'il fut possible à l'ennemi d'y opposer le moindre obstacle.

Le Dernier pas que fit le Maréchal pour suivre l'exécution de son projet, et en même temps en écarter le soupçon, fut de se porter directement de Acheda sur Bielefeld, et de détacher deux réserves, l'une aux ordres du Marquis d'Armentières, l'autre commandée par le Duc de Broglie. ces réserves partirent de dix sept, et passèrent de droite et de gauche en



juin

avant de l'armée sur ses flancs. L'armée la nuit  
en mouvement et le dix huit, fut campée à Ljptonsloh, delà  
à Bilefeld, et s'y arrêta. Les volontaires boyaux et  
Herwarde, et les huspards postés dans des villages aux  
environs, couvroient son front du côté de Lennin; ;  
leurs patrouilles s'observoient continuellement, et . .  
s'inquiétoient.

M. le Duc de Cumberland n'attendit pas davantage  
à mettre tout à fait devant lui le Weser: il rompit  
ses ponts, et prit, en appuyant sa droite à Minden  
une position, qui parut déterminer sa confiance.  
Le Maréchal dans l'intention de confirmer son  
opinion, affecta de porter tout son effort du côté de  
cette place, qui située au bord du Weser, étoit de  
sa même côté, et ne pouvoit être regardée comme bien  
forte parce qu'elle étoit dominée. un pont qui elle  
occupoit derrière elle, lui menaçoit une communication  
sûre avec l'armée Blanobergienne, c'étoit la seule  
difficulté qu'il y eut à vaincre.

Malgré cet obstacle nos dispositions en apparence  
se réunissoient toutes au plan des formes d'attaque;  
et pour perpétuer le change qu'il avoit commencé  
de donner aux ennemis, Le Maréchal distribua



juin

différentes positions à plusieurs corps de troupes en avant: l'un fit occuper Luchow, Herwardo, Lenzow, et Blumberg; porta des détachemens jusqu'aux portes de Minden, fit éclairer toute la rive du Weser par des volontaires Noyons et des Hussards; donna pour soutien des troupes avancées le Commandement de deux nouvelles réserves à M. de Souvri et de Chevo; et écarta celle de M. d'Ormentières tout à fait à la droite du côté de Hüntela: c'étoit lui, qui devoit au premier ordre, et à l'instant qu'il en seroit tenu courir de passage et jeter des ponts à Blankenau et Beverungen.

Pendant que ces mouvemens se passoient et fixoient l'attention des Hanovriens sur les environs de Minden, un corps de troupes tiré de celles, que nous avions laissées en arrière à la garde de nos communications, et qui par la retraite des ennemis nous y devenoient moins utiles, passa en oostfrise aux ordres de M. Dauré et Maréchal de Camp. ce détachement traversa le Sapp, et parut à la vue d'Emden, le seul port de mer un peu considérable, que posséda le Roy de Prusse. Le premier mouvement de la garnison, ou huit d'une troupe d'ennemi qui



juin S'approchoit, fut de tenir, et de fermer les portes: ...  
l'alarme. On répandit dans la ville, qui commença à  
et riche. Se peignit l'horreur d'un siège, le craignit.  
et proposa d'acheter la paix en capitulant. La garnison  
résista, les habitants tiennent tête, ne cédèrent d'une des  
portes, et avertirent: deux cents dragons volèrent,  
cinquante. S'emparèrent de la porte qui leur étoit  
livrée; le reste courut à la place, et donna le temps à  
l'infanterie d'arriver, et de prendre poste dans la  
ville.

La Nouvelle en fut reçue à Bielefeld à peu près  
en même temps qu'on apprit la victoire des Impériaux  
à Chotzenitz: cette victoire, dont l'événement naturel  
étoit de libérer Prague, et de sauver l'Autriche, ...  
répandit une joie vive. Le titre d'actes ne fut pas  
le seul motif, qui nous intéressa pour la cause, dont  
les troupes venoient de triompher: on s'admirait elle  
même, et nos desirs avoient devancé tout ce qu'elle  
pouvoit éprouver d'heureux. Notre hommage  
répondit à l'importance du succès, il prit sa  
source dans un épanchement dicté par le traité,  
qui réunit les deux Cours. ce traité peu attendu  
en France y avoit rencontré l'accueil le plus marqué



juin  
du vœu de la nation : L'applaudissement qu'il s'estoit  
mérité, sans doute, est ce qui dans le temps en avoit fait  
raporter le principe au propos d'une négociation finie,  
on n'avoit soupçonné qu'une main d'étranger d'en avoir  
menagé les conditions; et l'on voyoit avec plaisir  
l'empressement général se substituer à l'ancienne  
rivalité, qui depuis plus de deux siècles aliénoit  
l'esprit des deux nations. L'ouvrage devoit être l'effort  
d'un génie rare, comptant parmi les ressources d'art  
d'une politique heureuse, et se charmer toujours assuré  
de réussir, qui ne prétend au suffrage du souverain  
qu'autant qu'il a celui des peuples.

Vous fîmes une réjouissance dont l'appareil out  
celle prompt le coup d'œil d'une armée faite pour  
étouffer sous les armes. Le bruit répété de  
l'artillerie et de toute notre munition, par son  
dans le camp des Hanovriens et sembler leur aller  
annoncer, ce que la cour de Vienne attendoit de nous,  
et qui vint sans tarder. Si l'on n'eût eu que le rôle  
des troupes à consulter.

juillet  
Le Maréchal ne perdit point de vue. L'instant  
de mettre ce rôle à profit il avoit fait avancer dans



juillet

les premiers jours de juillet en Loire d'Orléans, à  
Bratol: et Rivier y étoit également à portée de  
Soutenir Mr Darnementiers au besoin, ou de marcher  
en Hesse, et les circonstances ou sont obligé d'y envoyer  
les vingt mille hommes, qui forment la totalité du  
corps détaché de ses ordres: Son départ de Bratol étoit  
fini, au 9 mais le Maréchal ayant appris le 8 que  
la Régence de Cassel avoit pris son parti de ramener  
Cettoville et Marbourg aux troupes du Roy, l'entreprise  
ne demanda plus des forces aussi considérables, il se  
contenta d'en confier l'exécution à Mr Decourades, qui  
marcha seulement avec huit mille hommes, et  
détacha au même temps Mr De Serouse pour s'emparer  
de Munden. Mr De Serouse y fit 500 prisonniers, se  
saisit des Magazins, que les Hanovriens y avoient  
assemblés, et marcha, de là à Göttingen où il eut  
pareil succès.

Cette expédition nous ouvre, au moment de  
passer le Weser, toute la partie Supérieure de cette  
rivière, et nous assure les moyens d'en tirer nos  
subsistances. objet d'autant plus intéressant, que  
quelque riche que puisse être l'Electorat d'Hanovre.  
en espèces, il n'est point de pays, qui de soit aussi pau-  
vre en produit de son sol.

quittes.

Ces Soins nous ont fait vivre; ce n'a pas été sans peine: on ne pouvait amener l'abondance dans des contrées, où la nécessité contraignoit de voitures de grains, de conduire des bœufs et on les requies mêmes étoient de la plus grande rareté. c'étoit faire beaucoup, et tromper l'attente de l'ennemi, qui s'y faisoit une armée de la disette. Les Hanovriens ne nous l'ont point caché, depuis que nous sommes entrés chez eux; ce qu'ils ont admiré dans la conduite du maréchal a été d'un côté l'ordre, l'établissement, et la sûreté de ses communications: de l'autre l'attention qu'il leur a fait prendre à mesure qu'il a été possible. ils étoient persuadés, que nous devions, par le nombre, devenir nous mêmes nos ennemis les plus dangereux; et que notre perte en quelque façon nous étoit inévitable. Le pain des troupes effectivement n'arrivoit qu'avec difficulté, cependant il arrivoit à tems et toujours on s'en en bon: l'autre pain s'est payé cher, on ne pouvoit désirer que d'apparvenir à rien point manquer. c'est à quoi s'attacha le maréchal; et pour faciliter aux officiers le moyen de s'en fournir à moindre frais, il ont plusieurs fois l'attention de leur faire distribuer des Sarcines au prix le plus bas qu'elles pouvoient se vendre.



juillet

Aien n'échappoit à l'ordre d'économie, qu'il s'étoit prescrit, il en faisoit émaner la position de son camp, les séjours qu'il avoit à y faire, et jusqu'à la distribution des réserves qu'il détachoit autant pour des destinations particulières, que pour la continuation et l'arrangement de ses consommations.

Son d'écouler, s'il eut négligé la moindre de ses précautions, il n'auroit que d'un instant de maturité pour produire son projet, et en demandant le point décisif de moment arriva, d'ordre partit de M<sup>d</sup> d'Armement, qui étoit à la droite de l'armée, par un quart de conversion en forma l'avant garde avec sa réserve, se porta en deux marches forcées sur Bladenburg et Bowerungen, y établit deux têtes de ponts, et passa le Rhin sans obstacle le huit juillet à la tête de dix mille hommes. Les deux ponts furent descendus à Nouwenburg, emplacement admirable pour balayer même de vive force un passage de rivière: on construisoit en même temps un troisième pont à Corvey, les apparences qui avoient donné de la jalousie à Minden disparurent, le Maréchal suivit la route qui lui étoit tracée, et lui-même en rétrogradant par sa droite décida le but que ses manœuvres avoient voulu jusqu'à là. L'avance qu'il s'étoit ménagée ne permit pas au Duc.

guiller.

de Cumberland de rien entreprendre. Sur le passage. Le  
Prince d'Orléans d'un mouvement subit, et qu'il s'attendait  
pas, abandonna Minden, et vint que le lendemain de se  
rendre à Hameln, à peu près moitié chemin de  
Corvey; L'armée française avoit passé, et son quartier  
général étoit à Holzminden. La réserve du Duc de  
Broglio garda seule la partie que nous venions de  
quitter; elle demeura pour couvrir nos communications,  
et empêcher toute tentative de la part de l'ennemi;  
son ordre en partant le huit juillet d'Heiligenstein fut de  
passer successivement à Herford, Lemgo, Löhningen  
et Bielefeld. Le 22 elle eut celui de se porter à Gröden;  
elle y arriva vers les dix heures du soir, et forma son  
camp à la rive gauche du Weser, faisant face à des  
hauteurs, qui bordaient l'autre rive, et nous dérobaient la  
vue du camp ennemi.

L'armée avoit campé le 21 à Oldendorf: le 20 le  
Marquis d'Armentières, qui depuis plusieurs jours  
occupoit des hauteurs de Dassel, et tenoit par sa gauche  
au Weser, avoit reçu l'avis que M<sup>r</sup> de Cumberland  
venoit le reconnoître à la tête de dix mille hommes; il  
en avoit informé M<sup>r</sup> de Marichal, qui détacha aux  
ordres de M<sup>r</sup> de Qui d'Orléans cent compagnies de  
Grenadiers et trois régimens de Dragons pour attaquer  
au point du jour. L'ennemi se retira dans la nuit



juillet

Le 23 on marcha de Halle, et la réserve du marquis d'Armentières fut placée une demi-lieue en avant de l'armée. Le Duc de Cumberland vint encore la reconnoître, et même d'assez près, avec un corps de dix mille hommes, cavalerie et infanterie. Le Maréchal fit prendre les armes à la première Ligne de son infanterie, et la porta en avant pour soutenir celle d'Armentières. ce mouvement fit prendre au Duc de Cumberland le parti de se retirer sans combattre.

Le 24 à la pointe du jour l'Armée d'Armentières se montra à la vue de Grode, et presenta un front de bataille sur la hauteur la plus proche de celle occupée par les postes hanovriens: la réserve du Duc de Broglie s'avance pour le favoriser près qu'au bord du ruisseau et par quelques coups de canon, qu'elle envoya d'une rive à l'autre de la rivière, obligea ces postes à se replier légèrement. l'Armée du Maréchal, dont le corps du marquis d'Armentières ne faisoit qu'une avant garde, suivait, et de très bonne heure eut après son camp fort près de l'ennemi.

Le Duc de Cumberland plaça le sien dans l'après-midi; et se contentant de faire faire quelque pas en arrière à son armée, la forma dans la position, où il étoit déterminé de nous attendre: il y passa la nuit au bivouac. nous nous figurâmes à ce mouvement, qu'il

*juillet*

recourait à son expédient favori, et que son intention étoit de s'éloigner; on le trompa. Le Maréchal fut reconnu dès le même soir. Les gorges par lesquelles il auroit dû déboucher le lendemain; et fut avancé dans la nuit les volontaires Royaux et les autres volontaires de l'armée pour s'emparer des hauteurs, ou les postes hanovriens étoient tenus tout le jour.

Le lendemain 25, huit compagnies de Grenadiers, des Régiments d'Infanterie, plusieurs détachemens de Cavalerie, deux Régiments de Dragons et des Mousquetaires partirent du Camp de M<sup>r</sup> de Broglie avec ordre de passer le Weser au Que' vers Tümmen. L'infanterie monta en croupe, le passage ne fut point inquiété, et l'on s'avança, cependant avec précaution, jusqu'au village de Tümmen, où l'on ne trouva point d'ennemi. Les Grenadiers y prirent poste, et comme des détachemens de Cavalerie et de Dragons se formoient à la droite du village, on apperçut en face à moins de demi lieue l'armée Hanovrienne en bataille, et dont la droite paroissoit faire quelque mouvement; elle achemoit sa disposition. il étoit sept heures du matin: la réserve du Duc de Broglie suivoit l'avant garde: tout il étoit fait clair, et passoit le que'. Les volontaires Royaux, qui pendant la nuit étoient



guille

empare des premières hauteurs, en bordaient la pente opposée à l'ennemi, et appuyaient la droite des détachemens de cav de Broglie. ces hauteurs regnoient le long du Weser depuis l'endroit, où nos troupes avoient passé la ville à la rue de Grande, jusqu'à Ofen. nous avions puient à choisir d'autres positions pour présenter la bataille: il falloit que toute l'armée se rendit entre le Weser et l'ennemi dans un bassin resserré; ou plutôt dans une espèce de feu à cheval ouvert seulement du côté de Hameln, et fermé dans tout le reste de son contour par des montagnes plantées et couvertes. deux gorges y aboutissoient de notre côté: l'une par où déboucha le Maréchal; l'autre, qui servit de passage à la division de M. d'Armentières.

En penchant d'un coté ou j'étois, je ne perdis rien de ces dispositions qui se firent; et j'observai à l'issue d'appareil d'une bataille, une canonnade qui dura tout le jour, et le coup d'œil de deux armées en présence dans un terrain étroit, et dominé presque de toute part. nos troupes défilèrent jusqu'au soir: le Maréchal les plaçoit à mesure; et pour ne s'en rapporter qu'à lui-même sur la connoissance des lieux, l'avantage dont ils étoient pour l'ennemi, et le peu qu'il avoit à en tirer, on le voyoit continuellement seul en avant, ou suivi

<sup>quelles</sup> d'un ride de Pump, rangea son armée, sans faire  
parcourir à chaque bataillon un pas de terrain de plus  
qu'il n'en étoit nécessaire, pour le mettre en bataille; et  
profiter en les postant tous, des moindres inégalités, qui  
pouvoient le mettre à l'abri du canon.

M<sup>r</sup> Le Duc de Sumbelaind avoit toute sa droite  
sur une ligne de plate forme, dont le côté trauché à  
plus de quinze ou vingt pieds de hauteur, la rendoit  
inabordable; un marais en couvrait de front: Le  
Centre de son armée se prolongeait jusque vers le  
fond du feu à cheval, et sa gauche étoit établie dans  
une montagne, à peu près inaccessible. Le principal  
mérite de sa position consistoit à nous contraindre  
de rassembler notre front à l'étendue du sien, il nous  
enlevait par là le seul avantage que nous avions  
de quelque supériorité. Le Village de Mastumbeke,  
situé dans un fond à la gauche du marais, et un peu  
en avant de l'armée ennemie, étoit défendu  
par trois batteries, l'une entre le marais et le  
village, l'autre en arrière du village, et la troisième  
à la gauche, au pied de la montagne, et dans la  
lisière du bois, trois ravins parallèles et à peu de  
distance l'un de l'autre, séparaient les Hanovriens  
de nous, et nous étoient tout moyen de faire manœuvrer  
notre cavalerie: la montagne qui recevoit leur gauche;



juillet

étoit haute, escarpée, plantée de grands arbres et de  
 taillis: Son groupe, en descendant le long du centre,  
 formoit vers notre droite une sorte de rempart  
 en avant: et le valon, qui nous regardoit, finissoit à  
 un ravin creux et impraticable. Plusieurs batteries  
 en défendoient l'approche: deux mille Grenadiers avec  
 du canon gardoient le plateau supérieur de la montagne,  
 ils y étoient soutenus par six mille hommes placés  
 au dessous en échelons.

M<sup>r</sup> Le Duc de Cumberland dans cette position,  
 attendoit le combat du côté de la plaine tranquille.  
 Sur l'objet de la montagne, il la jugeoit inattaquable,  
 et ne comptoit pas que trente huit mille hommes,  
 postés comme ils l'étoient, pussent être forcés par une  
 armée de quarante trois mille. nous n'étions pas  
 d'avantage sous les armes. Le Comte d'Estrees sentit  
 cette force, et les raisons de sa sécurité: Le Plateau  
 supérieur fixa toute son attention: ce plateau  
 dominoit la plaine, et l'on ne pouvoit espérer de s'y élé-  
 ver sans s'en emparer. nous n'avions cependant pas  
 d'autres moyens pour y arriver que de le prendre  
 à revers, et de passer en montant dans le fort du  
 bois: il le résolut, et compta pour l'exécution sur  
 un de Chenev, qui en étoit chargéant de la Besogne.

juillet

repondit du succès.

Toute la disposition achevée, le Maréchal se retira vers le soir sur une hauteur, qui faisoit face à la montagne où étoient les ennemis: il y ferma sa droite par une Colonne cumulée de Bataillons, y joignit à pied quatre régimens de Dragons, leu fit couvrir son quartier général, qu'il établit dans le bois, et passa la nuit avec les Princes au bivac.

Quelques escarmouches entre nos patrouilles et celles des Hanovriens firent entendre de temps à autre des coups de fusil dans la nuit. M. de Saxe profita de son obscurité pour tourner la montagne, marcha avec douze Bataillons des Brigades de Biscadie, Navarre, et de la Marianne, fit sa disposition et se prépara pour l'attaque du matin: Le Comte de Saxe employa dans une réserve que commandoit. Le Duc de Rohaudant reçut l'ordre de lui mener la brigade de Su; il arriva trop tard pour le joindre.

Toutes les troupes se mirent en mouvement. Le 26 au point du jour, Le Marquis de Trencklères tira de la Colonne formidable de la droite; La Brigade impériale, celle de la Couronne, alaise; Silbures, et les quatre régimens de Dragons à pied, et aller se poster au flanc gauche de la montagne.



Guillet

Son ordre étoit de percer à mi-côte, et de secourir  
en de Chever ou pourpant d'universi. au de pou de  
lui, et de Chasaut de toute la montagne. en. Le  
duc de Meudant détacha depuis quelques jours avec  
un corps de troupes, tant d'infanterie que de cavalerie  
et d'usarts; joignit à sept heures du matin, et arriva  
par la droite.

Le Maréchal fut se placer au Centre de son  
armée: Le duc de Broglie ferma la gauche de  
l'infanterie, toute la Cavalerie sur deux lignes  
appuya la gauche de en de Broglie à l'exception des  
Carabiniers et du régiment d'Orléans, qui étoient en  
trois et quatrième ligne derrière la droite de l'infanterie.  
Les Hanovriens avoient pour leur retraite à peu de  
distance Hamelen à leur droite, et derrière eux une  
chaîne de Montagnes et des bois pour les recevoir,  
et les y conduire. nous n'avions que deux gorges pour nous  
retirer, et Le Dofse à repasser.

Le Canon des ennemis commença à tirer à cinq  
heures du matin: comme il falloit donner le ton au  
corps commandé par en de Chever d'arriver, on ne  
répondit que faiblement Le Sec de notre artillerie

juillet

ne se développa véritablement qu'à sept heures, mais avec tant de succès qu'il en imposa bientôt à celui de l'ennemi. M. De Scherer attaqua en même temps le terrain qui fut disputé, il l'emporta, le perdit, et le gagna de nouveau: les cris de joie qui s'élevaient en l'air à différentes reprises, servaient de signal aux troupes, que commandoit M. De Armentières pour entrer dans la montagne, et y percer. Nos batteries avoient fait leur effet. Les Impériaux se portèrent les premiers à l'attaque, ils y souffrirent. Le Comte de Saval y fut tué, ou poussa les ennemis; ils abandonnerent leur Canon.

Comme on avançoit en Schramontières avec une autre partie de la division tentoit de se frayer une seconde route dans la montagne: un Charriot s'arrêta; pour vouloir se tourner il s'écarta par la faute de ses guides; et quelque rapidité qu'il mit à revenir. Sur ses pas, son absence ralentit un peu l'action, et empêcha de serrec l'ennemi comme on l'auroit pu faire.

M. De Scherer durant cet intervalle pour ne pas perdre le premier avantage qu'il avoit eü d'être sur le Plateau le canon de la marine gardé par



*guillet*  
 cinquante hommes, avec ordre d'y attendre. La brigade  
 d'Eu; il passa tout ce suite en avant, et profitant  
 du moment de confusion, ou étoient les ennemis, il leur  
 fit évacuer toute cette partie de la montagne. La  
 poursuite de son succès l'amena sur le centre de  
 l'armée Hanovrienne par son flanc gauche et les  
 derriers dans la lisière du bois.

Rien restait dans le reste de la montagne, et  
 nos tambours y répandoient un bruit de victoire,  
 qui n'annonçoit plus qu'une affaire décidée. Le  
 Maréchal dans la plaine avoit fait des merveilles  
 presque avec son artillerie seule. Le feu de  
 l'ennemi étoit pour ainsi dire éteint, et son étude  
 à Le maréchal, l'avoit mis dans le cas de nous faire  
 peu de mal. il n'oublioit rien, étoit partout, et  
 sembloit montrer en s'exposant qu'il n'avoit à  
 ménager que son armée. Nos troupes avançaient  
 à grands pas: La brigade de Champagne venoit  
 d'emporter sans beaucoup perdre, la batterie qui défendoit  
 le flanc gauche du Village. celles du Roy et d'Orléans  
 étoient dans Hastenbete. Le désordre chassoit l'ennemi,  
 qui ploit de toutes parts, et n'avoit de ressource que dans  
 la suite: notre cavalerie, malgré l'obstacle de  
 ravins, s'ébranloit par sa gauche; elle en avoit

juillet

déjà passé deux, et gagnaît la route de Hameln pour  
en inquiéter le passage. Les troupes de la montagne  
prêtes à descendre alloient attaquer en flanc, et  
achever la déroute. Le hazard, une méprise en même  
temps suspendirent l'effort; et nous eulîrent en un  
moment le fruit d'une journée, qui devoit éterniser  
le Maréchal.

Un Colonel hanovrien, à qui M. le Duc de  
Cumberland avoit confié trois mille hommes  
d'infanterie, et cinq cents chevaux pour la garde de  
la vallée de Besenrode, s'ennuyant d'entendre le  
combat engagé depuis longtemps, et de demeurer oisif,  
marcha avec son infanterie vers la montagne  
qu'il prit à revers, s'y ouvrit une route, et rencontra  
en montant celle que M. de Flers s'étoit frayée  
le matin. Le Duc de Lorge et la brigade d'In pour lors  
étoient arrivés sur le Plateau; et comme ils y étoient  
couverts par les troupes que nous avions en avant,  
ils s'y reposoient dans la plus grande sécurité.

Le Colonel hanovrien ne trouvant rien sur  
la hauteur qui s'éleva, s'engagea dans le bois; et  
arrivant par la route que nous nous étions faite, on  
prit les troupes à l'uniforme pour des dragons ou  
des suisses; les nôtres éparses et fatiguées vinrent



juillet

venir l'ennemi sans méfiance, et ne se combattirent qu'au son terrible, qui les aborda, quand il fut à eux: on courut aux armes, le désordre empêcha de résister utilement, il périt du monde, et l'on rependit le sommet de la montagne.

Le Colonel, qui du haut dominoit les deux armées, vit le duc de Cumberland répoussé, abandonner le champ de bataille, et contraint de se replier: il craignit d'être forcé de même, et coupe s'il pouvoit le tems à nos troupes de se reconnaître: son parti le plus court, fut de se jeter dans un ravin, dont la pente dans un cas moins pressé n'eût offert qu'un précipice; ce ravin abrégeoit la route, et le suivit et se retira.

Le bruit d'un feu dans le haut de la montagne, plus vif qu'on ne l'avoit entendu à l'attaque du matin, avoit étouffé le Maréchal; et quelques coups de canon, qui de dessus le plateau furent pointés sur nos troupes firent croire un moment que le mal étoit sans remède et que cet terrain étoit repris, il devoit s'en aller à la retraite. Deux Régiments Hanovriens, qui avoient suivi l'infanterie, et gardoient le terrain à l'entrée du bois contribuèrent

juillet

Encore à l'ennemi. avant de les reconnoître, <sup>174</sup> de  
penser à les repousser ou en voyer dire au Maréchal  
qu'une colonne de l'armée Hanovrienne arrivoit en  
force, et se tournoit. Quel qu'il assurât que parut  
le fait de la part d'où il venoit, il étoit peu vraisemblable,  
et l'inquiétude du Maréchal heureusement ne dura  
pas: mais la même nouvelle, qui passa comme  
une centaine à l'aile gauche, eut des suites plus  
soutenues, et arrêta de ce côté à son insu tout  
le progrès de l'action... Le Saup avis, qu'on y  
ajouta de la mort, y fit suggérer comme le  
seul parti à prendre celui de ne pas perdre...  
L'instant de se retirer, et de sauver les Sièges  
et l'armée, on insista et la Cavalerie reçut ordre  
de repasser les deux rivières, qu'elle avoit déjà  
franchis. Le Duc de Cumberland profita de notre  
inaction pour reparer le désordre d'une déroute  
commencée; nous abandonnions la victoire ou  
lui laissant sa retraite libre; il ne perdit pas  
un moment, et ne fut pas moins redoutable du  
salut de son armée à la bravoure éclairée de  
son Colonel, qu'aux sautes démarches, qui depuis  
le gain de la bataille ont fait tourner toutes nos



*guittel* - manœuvres à notre détriment.

Le feu cessa de toutes parts, outre une ou deux heures après midi : nos troupes se distribuèrent dans l'étendue du champ de bataille ; on revint à notre artillerie quinze ou vingt pièces de Canon, que nous avions prises, on relevait les blessés, et nous respirions à peine extenués de Chaleur, de Fatigue, et de Besoin quand l'ennemi reparut marchant en Colonne, et s'avancant à nous en bon ordre. Était-ce bravade du Duc de Cumberland, ou son intuition n'étoit-elle que de reprendre la route d'Hannovre, que sa retraite. Sur Hameln lui avoit fait quitter ? nous l'ignorâmes, mais on fut avancé du Canon : il ne tint pas, notre Cavalerie le suivit, et ne revint que quand il fut éloigné.

Tranquille pour la seconde fois, le Maréchal vint goûter le fruit de sa victoire : il passa dans les rangs, félicita les troupes, et ne dut pas être peu sensible à la douceur de s'être concilié à la fois leur admiration et leur suffrage. Le témoignage qu'il en recut n'en laissa point de doute : Le Seul regret de l'armée fut, comme le sien, de n'avoir pu terminer la journée par un événement digne.

Guillet

digne de lui, et tel qu'il devoit émaner de sa disposition. L'ère, en avoit été, trop visible, pour ne pas élever des murmures: on ne put s'y refuser dans le moment, à comparer la multiplicité de nos Généraux à la pluralité des Dieux, qui cause des révolutions jusques dans le Ciel. étoit en dire après dans un pays où le Patriotisme, ne s'est pas maintenant le droit d'éclairer les actions, et de rappeler au retour du combat leurs divinités au degré des mortels. Sceptes, comme nous les hommes, nous devons ignorer; pour circonspection même éviter de percer l'ombre, ou de deviner: et quand à la tête de nos troupes il arrive des exemples, qui quelques fois n'y eût que trop sensibles, il faut en respecter la Source: c'est par un trait de Sagesse qu'on a vu nos anciens divinisés jusqu'aux emblèmes de la pitié.

Notre perte dans les deux journées du vingt-trois et du 26 ne monta pas à plus de deux mille ou deux mille cinq cents hommes tant tués que blessés. celle des ennemis fut beaucoup plus considérable si l'on y comprend les Prisonniers que nous fîmes et douze à quinze s'ont blessés que nous trouvâmes quelques jours après aux hôpitaux de Hamelen et de Hatteropriak.



juillet

L'armée passa sur le champ de bataille, une seconde nuit au Bivouac, le lendemain elle campa, et le quartier général fut placé à Osen. La réserve du duc de Broglie, qui étoit rentrée le 16 au soir dans son camp de Groude, fut le 17 campée à Hebartel, toujours à la rive gauche du Vêser et fort près de Hamelen.

J'apprends dans le même tems un fait, qui me parut digne d'attention: ce fait est l'observation d'un Docteur Evangelique de la ville de Hamelen, membre de la Société cosmographique. ce Ministre l'a traité fort au long dans une dissertation, qui a remporté le prix de l'Académie de Berlin en 1768 et qui est imprimée en 1761, sous les progrès des armées ennemies en Allemagne. L'auteur y prouve clairement, que le terrain nommé par Tacite le Champ d'Idistavise, ou s'est donné la célèbre bataille gagnée par Germanicus sur les Allemands de cette contrée, est le même, qui reçoit aujourd'hui son nom du petit village de Hastenbich. Les preuves, qu'il tire de la description de ce terrain dans Tacite, ne permettent effectivement pas de le méconnoître. J'ai consulté l'historien au second livre de ses annales, chapitre 16 et suivans, les traits que j'en ai recueillis n'ont fait que me

Confirme l'opinion : mais ce que j'ai trouvé de plus,  
et qui m'a singulièrement frappé, est d'avoir remarqué  
en lisant l'histoire, que les dispositions et l'ordre d'allée  
exécutés par le Maréchal d'Estrees sont exactement  
conformes à ceux observés par Germanicus, il y a dix  
sept siècles. Je ne crois pas que le Maréchal d'Estrees  
en arrivant dans le Champ de Blactenboko se soit  
douté qu'il fut le même que celui d'Agdistavise, où  
le Général Romain avait livré bataille avant lui; la  
comparaison des deux affaires m'a donné trop de plaisir  
pour ne pas mettre mes lecteurs à lieu de la faire  
eux mêmes. il est difficile de rencontrer des rapports  
plus justes et plus marqués; et sans doute il est sans  
exemple, que deux Généraux, à des époques aussi  
réculées l'une de l'autre, aient à combattre dans un  
terrain, qu'on peut décider le même, et qui devoit leur  
être à tous deux également neuf aient eu le même  
coup d'œil, les mêmes combinaisons, et le même plan  
d'exécution. une pareille rencontre n'appartient qu'à  
des hommes également grands; aussi leur succès n'est-il  
ou de différence, que d'avoir été plus ou moins sanglant.  
Je joins ici le texte de Tacite en entier, tel que  
je l'ai traduit et le plus littéral, qu'il m'a été possible.  
L'Auteur annonce Chapitre 9<sup>e</sup> que les deux armées



étoient séparées par le Vesce: il décrit le passage des  
 Roumains. Chapitre 11. Détaille, les manœuvres de  
 l'ennemi; l'attaque. Le succès de Germanicus et son  
 établissement à l'autre bord de la rivière, il est étonnant  
 qu'un historien, de l'exactitude dont est faite, ne nous  
 ait point transmis le nom d'un endroit, qu'un passage  
 de rivière dispute et oriente comme celui-ci de Sire,  
 force devoit immortaliser: surtout l'auteur n'ayant  
 oublié ni les préparatifs indispensables dans une  
 circonstance aussi intéressante, ni l'attention des chefs  
 à affermir la disposition du soldat et à lui inspirer  
 toute la valeur qu'ils avoient à en attendre il continue  
 Chapitre 16.

„Les deux Généraux après avoir animé et exhorté  
 „leurs troupes au combat au point de le leur voir  
 „demander, firent leurs dispositions dans une plaine  
 „nommée la plaine d'Idarise. cette plaine se trouve  
 „entre les montagnes et le Vesce, qui serpente plus ou  
 „moins dans cette plaine selon que ses rives entrent.

*Facile, usual.* Sic accensos, et praelium prosequentes in campum,  
 L. 16 cui Iulianus nomen, deducunt: is in medio inter  
 Nisurgiam et colles, ut ripae fluminis cedunt, erat.  
 prominentia montium resistunt, inaequaliter  
 Sine alicuius genere. terque insurgebat Silva,

" dans le terrain, ou qu'elles sont plus ou moins reculées  
" par le pied des hauteurs. Les montagnes, qui bordent  
" le fond de la plaine sont couverts de grands arbres,  
" clairs semés dans un sol ras et rapide. L'armée, des  
" barbares alliés occupa le fond de la plaine, et l'entrée  
" de la forêt: Les seuls Cherusques s'emparèrent  
" des hauteurs, et s'y placèrent de façon à tomber avec  
" avantage sur les Romains, qui se préparoient à  
" les y attaquer. Notre ordre de marche s'ouvrit par  
" les gaulois, et les allemands auxiliaires, qui formoient  
" l'avant garde: Les archalétriers à pied suivirent,  
" quatre légions marchèrent ensuite; Germanicus  
" après elles à la tête de deux cohortes prétoriennes et de  
" l'élite de sa cavalerie: quatre autres légions  
" légèrement armées, et les archalétriers à cheval  
" continuoient la marche; elle étoit fermée par le reste  
" des cohortes alliées. L'ordre étoit disposé de façon que

Positis in altum ramis, et pura humo intro arborum truncos.  
Caespitem et prima silvarum Barbara acies tenuit:  
Soli Cherusci juga incedere, ut praefractibus et romanis  
de super incurreret. Noster exercitus sic incessit: auxiliares  
Galli Germanique in fronte: post quos praedicti Sagittarii  
deinde quatuor legiones, et erant duabus praetoriis cohortibus,  
ac delecto equite Caesari: deinde totidem aliae legiones,  
et denique armatura cum equite Sagittario, caetera quoque sociorum

\* Cet ordre, & fait voir que toute l'armée romaine, comme la nôtre, se boucha  
en colonne, et pas une queue.



" chaque troupe devoit en arrivant se former en bataille,  
 " et occuper son terrain.

" Nous ne fumes pas à peine rendus, que l'air...  
 " Cherusques impatiens d'attaquer se montrant en avant.  
 " de leur poste : Germanicus envoya chez eux la meilleure  
 " Cavalerie avec ordre de les prendre en flanc (a) Stettinius  
 " à la tête d'un autre corps de troupes qu'il commandoit  
 " tourna la montagne pour la prendre à revers (b) Notre  
 " Général se réserva de soutenir, et d'opérer au moment  
 " qu'il en seroit tems. on aperçut à l'heure même un  
 " augure du plus heureux présage : huit aigles, qui pénétoient  
 " dans le plus haut de la forêt, et cherchoient à Syropaseo :  
 " ce prodige n'échappa pas aux yeux de Germanicus,  
 " Marchons, s'écria-t-il, suivons ces oiseaux tutélaires,  
 " ils sont amis de Rome, et les protecteurs nés de nos  
 " légions. toute l'infanterie et Traula à ce mot, qui se servit  
 " de signal, la Cavalerie, qui la première avoit  
 " engagé le combat pousoit déjà l'unum suum  
 " Cohortes intentas paratosque miles, ut ordo agminis in  
 " aciem assisteret.

Cap. 17

Visis Cheruscorum catervis, quæ pro fornicium proruperant,  
 validissimas equitum incurmare. Latus, Stettinium cum cæteris  
 turais circumgredi, terga que invadere jubet, ipse in tempore  
 adfuturus. Interea pulcherrimum augurium, octo aquila  
 pectus. Silvas et intrare visa, imperatorem advertere : exclamat,  
venit, se queratur Romanus arcus, propria Legumina nuntia

(a) Division d e est d'étranchiers

(b) Division de est de flanc

„ flanco et pro. Ses derrières; la douleur ne l'aida pas, et  
„ ce qu'elle eut de singulier, c'est qu'en suivant on vit  
„ prendre aux ennemis deux routes opposées, ce qui étoit  
„ dans le bois se jeter dans la plaine, et ce qui occupoit  
„ la plaine rentrer dans le bois. Les chérusques dépostés du  
„ haut de leur montagne se précipitoient pêle-mêle  
„ de brave Arminius au milieu d'eux. Soutenoit encore  
„ le combat; tout blessé qu'il étoit, il rallioit, animoit  
„ de parole et d'exemple, au plus fort de la mêlée  
„ les archers combattant vis-à-vis de lui, il les  
„ ent enfoncés sans les lâcher, les Barbares et les  
„ cohortes Gauloises, qui soutinrent son effort et  
„ l'arrêtèrent. La défaite devenant inévitable, il  
„ rappella ses forces, poussa son cheval, et se contenta  
„ de se percer seul, après s'être effiguré avec son  
„ propre sang pour n'être pas reconnu: quelques uns

Simul pedestris acies infertuo, et primis equos postremas  
ae litora impulit; miram quo dicta, duo hostium  
agmina diversa fuga, qui silvam tenuerant in apertu,  
qui campis a discesserunt in silvam rucbant, nec diu inde  
his Cherusci detrucebantur collibus: inter quos insignis  
Arminius, manu vix, vulnere sustentabat pugnam:  
pugnabat que sagittariis illa rupturus in Chalcidum  
velut ditionum que et Gallia cohortes signa obsessent: nam  
tamen corporis et impetu equi pervasit, oblitus faciem



„ ont aspié qu'il le fut par les canches auxiliaires des  
 „ Romains, et qu'en le dévisant s'échappé. Sa même ruse,  
 „ en le simple effet de sa bravoure réussit à Juguinonier,  
 „ il se sauva aussi; presque tous les autres périrent  
 „ sous le feu ou dans les eaux du Vesou: La rapidité du  
 „ effleur, et la étoile qui se vit. Sur ses bords par le  
 „ nombre des suivants qui se précipitaient, ne contribuaient  
 „ pas moins à leur perte que des traits qui leur étoient  
 „ lancés. il y en eut à qui les pou inspira de se sauver  
 „ au haut des arbres, et de s'y cachés dans leurs branches,  
 „ les arbalétriers prirent plaisir à les en faire tomber  
 „ par coups de flèches, ou les traînèrent également à la  
 „ mort en abattant les arbres. Cette journée fut complète.  
 „ pour nous, et nous eûtes bien peu de sang.

„ Les Lucernis avoient choisi ce champ de  
 „ bataille par ce qu'il étoit fermé d'un côté par la rivière  
 „ Suo cruore. ne. agnosceretur: quidam agnitione a Phaulis  
 „ inter auxilia Romana agentibus missum que tradiderant  
 „ dictis cum Phaulis eadem Juguinonero effugium dedit, ceteri  
 „ passim trucidati, et plerique trucidati. Virginius conatus,  
 „ ingesta tela, aut vis fluminis, postremo moles ruentium  
 „ et invidentes Ripae operuere: quidam turpi fuga in eorum  
 „ ardorem nisi Aramis que. Sed occultantes, de hostis Sagittarum  
 „ periculosiorum ingebantur: alios procul ex boros efflicere,  
 „ et magna ea victoria, neque Cruenta nobis fuit.

„ de l'autre part des bois en amphithéâtre et que ...  
„ L'intérieur du terrain étoit qu'une plaine étroite et  
„ gardée par son humidité \* un marais impraticable  
„ couvroit une partie de la forêt, de l'autre côté qui n'en  
„ étoit point dépourvue, le fut par un rempart entier  
„ élevé en plate forme que des peuples de Saxonie  
„ et d'Ansbach s'y étoient préparés (A) cette espèce de

... *Postremo deliquit locum, flumine et silvis  
clausum, arcta intus planities et humida; silvas quoque  
profunda salus exedibat, nisi quod latius unum angustius  
latius aggre extulerant, quo a Cherusis dirimerebatur: hic*

(A) C'est vraisemblablement sur un reste de cette ancienne plate  
forme, que l'on a laissé subsister, qui étoit plan d'air droite  
des Hanois : nous qu'on a affectivement, en parcourant le  
terrain après l'action, que la disposition ne pouvoit être plus rest.  
d'anciens retranchemens. ce qui fait dans le tout ces hauteurs  
à penser, que des bois dans cette partie au temps de Germanicus  
avoient plus d'étendue qu'ils n'en ont aujourd'hui, et qu'ils descendoient  
jusqu'aux environs du marais ce qui me détermine à le faire  
et que le côté retranché de la plate forme, soit  
face à Hameln, et que probablement dans l'ancienne  
disposition les Allemands alliés étoient accablés au bord  
d'après par les Cherusques.

\* toute cette description ne laisse point de doute que la plaine de  
l'épistrophe ne soit la même que celle de Hassenbuck.



„ Platte forme divisit sous terrain d'avec celui des Phéniques:  
 „ ils y portèrent toute leur infanterie, et embusquèrent —  
 „ leur cavalerie dans les bois voisins: cette cavalerie devoit  
 „ envelopper nos légions après qu'elles s'y seroient engagées.  
 „ Rien n'échappa de toutes ces dispositions à Germanicus  
 „ il avoit pénétré les dessein des ennemis, bien reconnu  
 „ leur position, devint celui qui étoit apparemment comme  
 „ l'offensive et étoit effrayé de lui masquer, et tourna contre  
 „ eux mêmes et à leur porte les propres ruses de leur  
 „ défense. Il confia le commandement de sa cavalerie  
 „ et du combat dans la plaine à Sotus Tubero lui de  
 „ ses lieutenants\* et distribua son infanterie de façon  
 „ qu'une partie devoit jurer dans le bois, en même  
 „ temps que l'autre attaqueroit la platte-forme appuyée  
 „ vers l'arrière: il garda l'attaque la plus difficile, et

Pedes obstitit: Equitem propinquis Lucistano, ut  
 ingressis Silvam legionibus ex longo foret.

Nihil ex his Caesari incognitum: consilia, locos,  
 prompta, occulta novit: astutus que hostium in perniciem  
 ipsis vertebat. Sotus Tuberoni legato tradidit Equitum  
 campum que, Seditum aciem ita instruit, ut pars agro  
 in Silvam aditu incidere, pars objectum aggerum  
 evitaretur quod ardua e'ibi, Cetera Legatis.

\* L'aille Gauche. Commedia par en le due de Broglie

(A) L'aille de Navarrete d'Alvares a été couronné la même attaque, celle du Centre.

„ Se rejoins des autres sur ses lieutenants. Celles de nos  
 „ troupes qui combattirent en plaine eurent bientôt enfoncé  
 „ l'ennemi. La division, qui devoit emporter la plaine  
 „ forme, eut d'abord à souffrir. L'espèce de ruis, qu'elle  
 „ avoit à franchir, apparut aux ennemis par son  
 „ élévation toute la supériorité d'un combat inégal, et  
 „ difficile à soutenir de près. Notre Général se hâta  
 „ et ayant fait retirer de quelques pas ses légions, il  
 „ donna ordre à ses frondeurs de charger, et joignit à  
 „ leur attaque. L'effet des machines de guerre, une  
 „ pluie de pierres et de traits lancés par les machines  
 „ portèrent le desordre sur la plaine forme; la résistance  
 „ se soutint cependant, il n'en tomba que plus d'ennemis.  
 „ alors Coeur à la tête des cohortes prétoriennes  
 „ marcha lui-même, l'emporta et déchiré, perça  
 „ dans le bois. Le combat se termina de toutes parts et

permittit: quibus plana evenerant, facile irrupere, quibus  
 impugnandus agger, ut si murum succedebant, gravibus  
 superne ictibus conflictabantur. Sicut dum impariter  
 comminus pugnam, remotis quoque paulum legionibus funditorum  
 libratore quoque exultore tela, et perturbare hostem iubet.  
 missis et tormentis hasta, quantaque conspectui magis  
 propugnatores, tanto pluribus vulneribus dejecti. Postquam  
 Caes. cum praetorio cohortibus capto vello dedit impetum.

\* La Manœuvre du Marquis D'Angley et du Comte. de Sisors à l'été à peu près la  
 même lorsque la tête de la brigade de Champagne, ils ont emporté la batterie située  
 dans le défilé du bois.



11 Strauca d'un pas égal. Le marais fermoit la retraite  
 11 Des ennemis, nous étions nous mêmes cernés par les  
 11 montagnes et la rivière, La nécessité des deux Côtés devenoit  
 11 Ici: on n'avoit de ressource que dans la bravoure, et de  
 11 Salut à l'espérance que dans la Victoire.

quitter. Le Succès du Maréchal D'Istres, quoique moins  
 meurtrier que celui de Germanicus, n'a pas été moins  
 glorieux: La Ville de Hamelen demanda à capituler le  
 28: La garnison étoit de huit cens hommes, elle eut  
 les honneurs de la Guerre, sous la condition de ne pas  
 servir d'un an. Le Maréchal garda prisonniers les  
 malades et blessés qui y étoient. Soumit les habitans  
 à rétablir les fours de L'armée Hanovrienne, de  
 L'avoit des magasins et de Soixante, et quelques  
 pièces de canons, dont 30 de 33<sup>e</sup> de bal. nous ne nous  
 attendions point à une pareille capture; on en  
 regarda L'abandon comme une trace de L'ennemi,  
 qui s'étoit imprimée dans le camp ennemi.

Les Hanovriens en s'éloignant en Laissoient par-  
 tout des marques. battus comme ils L'avoient été, dans

in altis conlato illis gradu certatum, hostem a  
 tergo salus, Romanos et flumen aut incutos et claudens  
 ubi que necessitas in loco, spes in virtute, salus  
 ex Victoria.

guillem  
une position d'une espèce à leur faire croire qu'ils  
y étoient inattaquables, ils s'embelloient encore intimidés  
du risque plus essentiel qu'ils y avoient couru. Leur  
retraite avoit d'air d'une fuite et l'alarme étoit  
dans tout le pays. Le moment de la victoire avoit  
décidé la conquête, à l'exemple d'Hannibal,  
Minden ouvrit ses portes, Hanovre envoya sa  
soumission, Brunswick nomma des députés, et hâta  
leur départ. on n'imagine pas, que dans un  
instant aussi précipité, plus on s'oppose, notre  
Général touchoit au moment de son rappel; c'est  
un nouveau trait de ressemblance qui s'assimile  
à Germanicus; et ce qu'il s'attribuoit de moins  
étoit qu'on lui imputa comme un tort d'avoir fait  
quitter Bielefeld aux ennemis par la seule position  
qu'il avoit prise devant eux, et qu'on eût eu lieu  
d'une conduite d'âge d'époque destinée à le perdre.

Il étoit, et d'un caractère peu plié à la politique,  
il en ignoroit les rapports, haïssoit toute dissimulation  
et n'admettoit qu'une probité clairvoyante; quel que  
fois elle est incommode. aussi il est dans le plus de  
ses opérations, que servie deus de maintien de la  
discipline il eût des ennemis! Son exactitude avoit  
l'air d'être qu'il étoit dur. La journée de Hastenbeck  
\* haud cunctatus est ultra Germanicus, quamquam fugiens, eoque per  
invidiam patre jam decore ostendi intelligeret. Tac. lib. 13.



qu'elle changea des opinions: en dissipant le nuage, elle  
détruisit les impressions; l'homme se mérita ce jour-  
là tout seul, il emporta le vain des troupes et détermina  
leurs cours. Sa prudence, jusque là n'avoit été tant  
qu'une timidité, ses lenteurs d'engourdissement, le  
séjour de Rheda d'une faute essentielle. il devoit  
battre à Bilsfeld, disoit-on, le pouvoit-il? on ne  
l'examinoit pas: ses Substances ne l'ont elles point  
arrêté? l'on ne vouloit plus s'en souvenir. on l'auroit  
même même une victoire remportée avec trop de  
précipitation, avant les dispositions qui pouvoient  
en assurer le fruit? on ne s'en occupoit point. Les  
propos ne s'en répandoient pas moins, et l'armée  
ne s'en étoit peut-être justifiée qu'au moment de la  
perte.

En France on les a eues, et la Cour en montrait des  
dispositions de mécontentement dès le temps qu'elle vit  
arriver M. Le Prince de Soubise, respecté pour  
aller commander en Chef sur le haut Rhin.

Toutes ces circonstances, et d'autres que probablement  
nous avons ignorées, ont fait ôter le Commandement  
au Maréchal d'Alsace. Son rappel arriva dans un  
instant trop peu favorable aux vûes de ceux qui

juillet l'avoient deservi, pour n'en pas tourner l'odieux  
contre eux mêmes. Il reçut ses ordres le 30, et nous en  
fit part en les recevant: La sérénité de son visage  
à cette nouvelle montra toute la tranquillité de son  
intérieur. Une ame pure et exempte de reproches  
à des droits que les revers n'effacent point, ses  
devoirs étoient remplis, l'événement avoit couronné  
sa conduite: il partoit glorieux, et comblé de  
témoignages. L'armée ne dissimula point ses  
regrets, il y eut sensible: et si l'en emporta lui  
même, sa fermeté ne lui en permit que de  
mesurées.

novel Le Maréchal de Richelieu qui lui succédoit,  
se rendoit au camp le 4 août. Le Maréchal d'Estées  
l'attendit: L'entrevue des deux Généraux fut marquée  
de tous les traits, qui doivent caractériser de grands  
hommes. L'ordre du Roy fut pour l'un et l'autre  
la loi de leur conduite: Le Duc de Richelieu fit  
sentir combien il lui étoit d'élite de relever un  
Général, qui venoit de tout faire et ne lui laissoit  
qu'à conserver. Le Maréchal d'Estées n'hésita point  
à lui faire part de toutes ses idées, et à lui remettre  
ses plans en quittant le Commandement. C'étoit



août

unir les vertus du Citoyen aux qualités du Général. il se retira aussitôt accompagné d'un nombre d'officiers, qui lui avaient servi d'escorte dans sa visite au Maréchal de Richelieu et qui ne l'abandonnèrent qu'un moment, à son départ.

Le nouveau Général changea bien des choses au plan de campagne du Maréchal d'Estrées; L'armée descendait la rive droite du Weser pour suivre l'ennemi, qui se retirait sur e Neuburg, et le Duc de Broglie avec sa réserve en éclairait la rive gauche. Son avant garde étoit déjà postée dans Minden, et nous y attendoit. Le Maréchal d'Estrées avoit choisi cette route pour ne point perdre de vue son objet, et se conserver avec la communication directe de Cassel et Minden la facilité de ses transports par le Weser en de la que le Richelieu préféroit de se porter sur Hanovre; détacha le Duc de Choiseul pour s'y diriger, fit passer le Marquis d'Armentières au commandement de la réserve du Duc de Broglie, avec ordre cependant de continuer sa marche vers Minden: reçut ensuite les députés de Brunswick, laissa garnison dans Hameln fit suivre les convois des vivres et quitta les bords du Weser.

Je ne suis pas assez instruit pour décider de ce.

août

raïpus; qui déterminèrent à ce changement de projet :  
mais personne ne se refusa à s'y prêter, ce dernier  
parti retarda de plus de quinze jours la poursuite des  
ennemis; et les difficultés que nous eûmes peu de  
temps après en traversant pour aller à eux, les pays,  
que la nature et l'inégalité du terrain sembloient  
avoir rendu presque inhabitable, nous firent regretter  
les bords d'un fleuve, qui en facilitant notre besogne  
l'eût peut-être rendu moins épineux, et certainement  
en eût rapproché le succès. Nous nous jetâmes sur  
notre droite; on arriva le dix à Plannow, et l'on  
y campa sur deux ligues dans une très belle plaine.  
Le Maréchal jugea convenable d'y s'arrêter huit  
à dix jours; il en choisit un pour faire la revue  
de son armée. Le soin de ses approvisionnements  
l'occupa le reste du temps; son plan d'opération  
se menait; il fit partir un détachement pour s'occu-  
per de la ville d'Appa d'aller prendre poste  
dans Brunswick, le marquis de Boyer dans  
Wolfenbützel, mit en avant d'eux les chapeaux de  
Pichen, et leur donna l'ordre d'entrer dans le pays  
russe, et de s'emparer de Halberstadt.  
Le Duc de Richelieu revint ensuite à son objet.



aoust

c'étoit l'armée du Duc de Cumberland, qui du camp de  
 Nienburg se retiroit vers l'Aller, il est défilé avec ses  
 troupes le 19 du côté de l'Neustat, et continua le 20 et 21.  
 Le Duc de Chevreuse avoit ouvert la marche jusqu'à  
 Neustat: il prit la droite de l'armée le 21 avec une  
 réserve qui porta la queue, et s'avance le long de  
 la rive le 22 à Botmer. L'armée marchoit à Rethem,  
 où les hanovriens avoient une arrière garde de sept  
 mille hommes. Le Duc de Broglie fut chargé de les  
 attaquer, ils ne s'attendoient pas, passèrent l'Aller,  
 et prirent la route de Dötzenburg, où marchoit le Duc  
 de Cumberland. Nous entrâmes dans Rethem, le  
 Maréchal de Richelieu y établit son quartier.  
 Général le 25 et campa son armée au bord de l'Aller.  
 Le Duc de Chevreuse avoit passé le 23 à Botmer, et le  
 25 étoit campé à Bohme, une lieue et demie en avant  
 du Maréchal, toujours à la droite.

Nous espérâmes ce même jour un ouragan dont l'abord  
 et la durée nous mirent dans le cas de ne pas  
 désirer d'en recevoir de pareils. Un nuage épais, et  
 comprimant l'air s'éleva, comme eut fait un torrent,  
 par un bruit qui se produisit en approchant. Les  
 habitants du Pais jetèrent les hauts cris: nous priâmes

quelques précautions, mais inutiles; en un moment il fut à nous, obscurcit le jour à six heures du soir, et n'y eut plus que par un ciel en feu et s'ouvrant de toutes parts. Rien ne tint au premier effort: nos tentes furent emportées; les plus gros arbres abattus, et nos chevaux épars et tremblans ne s'arrêterent que par la peur. Le vent, le tonnerre, et la grêle, mêlés ensemble, nous confus dans l'air, et tous les signes d'un évènement fait pour nous. La nature dans un état violent. L'ouragan dura plus de trois quarts d'heure dans la forêt: quelques hommes y périrent, il y eut des blessés. Le lendemain il fallut réparer, chacun avoit eu sa part du désastre.

M. Le Duc de Richelieu quelques jours après se mit en marche pour Verdun. Le Marquis d'Armentières à la rive gauche du Rhin s'étoit approché de Bremen, et l'avoit soumise à recevoir une garnison française. Les ennemis gardoient à Rottbourg une des meilleures positions, que la nature unie à l'art puisse produire. Leur droite appuyée au fort d'Ottersberg étoit défendue par un marais, qui couvroit tout leur front, et se prolongeoit jusqu'à Rottbourg, on faisoit leur gauche à un autre fort.



acut

Le Duc de Broglie et M<sup>r</sup> de Monteynard détachés se reconnurent le marais, le Soudanent, et dévoient par leur rapport donner lieu de décider s'il étoit possible d'attaquer l'ennemi de front dans sa position. L'un et l'autre s'acquittèrent de leur commission; et leur examen fait, ils s'arrêtèrent de droite et de gauche: Le Duc de Broglie s'approcha d'Otterberg, et le Marquis de Monteynard du Fort de Rotenburg.

Le Maréchal de Richelieu à la tête d'un renfort considérable joignit le Marquis de Monteynard le premier septembre au matin. en quittant Verdun il saisit ses ordres pour la marche de l'armée, qui ce jour-là devoit camper à Waller: Le Duc de Sherbouse avoit reçu celui de se rendre à Seltan le même jour premier septembre. M<sup>r</sup> le Comte de Guichenon commandoit une autre réserve, qui marcha entre l'armée et la division de M<sup>r</sup> de Sherbouse, et le Marquis d'Armentières fit un mouvement en avant de Bremen pour se rapprocher du flanc droit des ennemis.

Le Maréchal de Richelieu apprit en joignant M<sup>r</sup> de Monteynard, que les Hanovriens venoient de décamper, qu'ils se retiroient par la route de Stade.

700

et que pour nous arrêter, et se donner le temps de.  
 S'éloigner ils avoient laissé mille ou deux cents hommes  
 dans Rotenburg. cette ville, environnée d'un marais très  
 abordable que par une chaussée, et cette chaussée par  
 un mont, qu'ils avoient rompu. on se hâta d'y pratiquer  
 un passage pour nos Grenadiers, et on continua  
 de réparer le pont pour y passer du canon. Les  
 Grenadiers une fois en avant du pont marchèrent droit  
 à la ville. S'en emparèrent, y prirent poste, et  
 sommèrent de se rendre les troupes qui étoient retirées  
 dans le Château. ces troupes résolues de tenir tout le  
 temps qu'elles s'avoient, que pourroit nous tenir la  
 réparation du pont, ne prirent le parti d'évacuer, que  
 quand elles nous virent par la rupture des selues baisser  
 les eaux qui les entouraient, et qu'elles apperçurent  
 nos troupes légères passant à la faveur du gué,  
 que nous venions de découvrir. La sainte Vierge tournée  
 leur fit abandonner le poste à midi et demi. Leur  
 mission étoit remplie, l'armée Hanovrienne avoit  
 pris de l'avance. Notre cavalerie voulut inutilement  
 les suivre: la rupture des ponts et la dégradation  
 des chaussées l'arrêtèrent.



On ne trouva dans le fort que Seign. Canons et  
 fer encloués, et deux affûts brisés. Le Duc de Broglie  
 attaquoit de son côté le Château d'Ollersberg, et  
 s'en rendit maître à six heures du soir.

Le Duc de Richelieu le même soir, avant de  
 s'en revenir à Walte, fit partir cent dix Compagnies  
 de Grenadiers, la Brigade d'Albani, et les Carabiniers,  
 à la poursuite du Marquis de Montepinard, et leur  
 donna pour avant garde Les Volontaires de Haguenau  
 et de Sclandre, commandés par M. Delamortière.  
 Les Volontaires joignirent l'arrière garde hanoverienne  
 à cinq lieues de Stolzburg, et firent à une  
 légère tentative, qu'ils ne jugèrent pas à propos de  
 porter plus avant: ils se retirèrent, et M. de  
 Montepinard entra avec son détachement.

Le Marquis de Roquain partit aussitôt à la  
 tête d'une nouvelle réserve, et se porta sur les  
 traces des ennemis: son ordre se bornoit à s'instruire  
 du moment où ils prendroient une position. M. de  
 St. Per qui marcha derrière lui fut chargé de le  
 soutenir, on sent que quelque corps de Cumberland  
 se retira sur Elbe, et conservoit un corps de troupe  
 campé à Breuerwobde. Le Maréchal de

Richelieu s'en voulut assurer par lui-même, et le  
reconnoître : il quitta Waller, prit quinze Couteaux  
des détachemens de M. M. de Royanne et de St. Sen-  
mea des deux compagnies de Grenadiers, des volontaires  
Royaux, et se transporta légèrement jusqu'au près  
de Bremerwilde. il y étoit à portée de découvrir le  
Camp des ennemis : il l'observa, et y remarqua du-  
mouvement : ils ne tardèrent effectivement pas à  
montrer sur une hauteur de l'autre côté du Village  
un front de quatre à cinq escadrons, et dans l'in-  
tervalle une teste d'infanterie en colonne :  
quelques husards voltigèrent en avant, et deux  
Cens de leurs Chasseurs se jetteront dans le ruisseau ;  
et commencèrent avec nous le coup de la nuit.

Le Maréchal de Richelieu content d'avoir  
rempli son objet, et n'ayant le dessein de rien  
engager avec le peu de troupes qu'il avoit, Laissa  
ses ordres au Marquis de Royanne, lui confia  
le Commandement de la retraite, et retourna le  
même jour à Clotter Senne.

Les Plavoviciens s'avancèrent dans l'attente  
d'attaquer : leurs Chasseurs quittèrent le Village,  
et menacèrent nos Places ; une Colonne d'infanterie



7<sup>me</sup> quinze Cens hommes doubla le pas et nous  
 approchoit Le Marquis de Soyenne. Sit embuquée  
 les deux Compagnies de Grenadiers qu'il avoit de  
 volontaires Royaux dans un petit bois, dont le terrain  
 se trouva propre à les couvrir: il continua de replier  
 la Cavalerie, mais un peu plus légèrement, et  
 lui fit masquer deux pièces de Canon, qui le  
 suivoient. il quitta le bois dans cet ordre. Les  
 Hanovriens s'y engagèrent occupés de leur objet,  
 et fort éloignés de rien soupçonner à leur flanc.  
 La décharge qu'ils firent en entrant dans le  
 bois, les étonna, cependant le feu de deux  
 Compagnies n'étant point assés pour leur  
 en imposer ils se remettirent de leur surprise,  
 et attaquèrent nos Grenadiers. Le Marquis  
 de Soyenne donna ses deux pièces de Canon;  
 et deux de son bien servi fit percer aux Hanovriens  
 l'envie de nous suivre plus loin leurs chapeaux  
 quittèrent aussi la partie; nous nous retirâmes  
 tranquillement à Selon, où le détachement d'Aréda,  
 et fut joint par de nouvelles troupes.

Le Maréchal demeura à Closter-Seyen,

7<sup>me</sup> et se le fit renforcer par la division du Duc de Broglie, qu'il tira d'Ottersberg. il envoya en même temps ordre à l'armée de Marchen et à Rotenburg, et de s'avancer jusqu'à lui. L'absence des vivres, et principalement la difficulté de se procurer des subsistances retardèrent son approche. Tout manquait, viures, fourrages, et jusqu'au pain des trouppes, qui fut un jour étendu pendant vingt quatre heures. malgré l'extrême dureté, on fit des efforts, on gagna Rotenburg, et quelques uns de nos trouppes passèrent en avant.

Le Duc de Chevreuse campé à Soltan du premier septembre, en avoit fait partir en arrivant quarante volontaires de Dragons sous les ordres d'un partisan Lieutenant Colonel de la Mortière. Son instruction fut d'aller après en avant pour rencontrer l'ennemi, et en rapporter des nouvelles sûres il prit la route de Harburg, et fut soutenu par deux détachemens qui le suivoient et le suivirent à quelque distance.

Les quarante Dragons avoient deux Lièvres à faire: ils arrivèrent le trois près de Harburg; et par les renseignements qu'ils tirèrent des habitans du



2<sup>me</sup> pays, ils s'éurent que la ville, située au bord de  
 l'Elbe n'étoit d'aucune défense, qu'elle étoit gardée par  
 neuf cents hommes de milice, ou pour mieux dire par  
 neuf cents paysans, à qui on avoit donné des armes;  
 qu'elle avoit cependant un château respectable, et  
 régulièrement fortifié. L'envie de se distinguer par  
 une action d'état fit maître au chef de nos volontaires  
 l'idée d'une témérité, dont l'issue fut heureuse. il  
 planta à la tête de sa petite troupe, s'approcha  
 sans hésiter de la ville, la tourna pour qu'on ne  
 de ses entrées sur laquelle on arrivoit presque sans  
 être vu, et s'y porta à toutes jambes. Les hanovriens  
 effrayés voulurent baisser leurs barrières, ils n'eurent  
 pas le temps: Les mieux montés de nos  
 volontaires se trouvèrent d'abord, et se mêlèrent  
 au milieu des bagouettes. La troupe sans  
 doute empêcha l'ennemi de faire feu, tout se  
 passa très vite: Le bruit des chevaux en grossit  
 le nombre, et la prétendue garnison fut en un  
 moment logée à la citadelle, où ses prunts l'entraîna  
 avec précipitation la mirent à l'abri, mais sans  
 la rassurer. Le chef des volontaires somma de

Le Commandant du Fort, lui annonça de l'infanterie  
et du Canon, et menaça de mettre le Feu à la ville.  
Sa résolution ne tarda pas, il consentit la capitulation,  
et la Signa le lendemain, Les neuf cens hommes  
demeurèrent prisonniers de guerre: le peu de Dragons  
qui n'étoit pas employé de garde, le vit défilé, et reçut  
quatre drapeaux qu'ils livrèrent. Le premier de nos  
détachemens entra dans Harburg immédiatement  
après l'opération: l'autre détachement s'y rendit  
le lendemain cinq Septembre.

On en fit partir le même jour quatre vingt dix  
Dragons, cinquante maitres et quinze husards pour  
aller reconnaître Buntshude à quatre lieues de  
Harburg, et à peu près à moitié chemin de Stade.  
Les Hanovriens y avoient un magazin considerable  
de fourage au milieu de la ville, beaucoup de  
grains et de farines, et point de troupes. Notre  
détachement s'y présenta, trouva les portes libres,  
et se mit en possession de tout. il députa vers le  
Maréchal pour demander du Renfort, et ne vit  
arriver le soir que quatre vingt dix volontaires  
de e e Landrec: il eut fallu quatre cens hommes au  
moins dans Buntshude pour s'y maintenir, et la



7<sup>bre</sup> même quantité dans un village voisin, qui se faisoit  
un après bon profit.

Les ennemis sur la nouvelle de la prise de  
Buxtehude, et sans doute informés du peu de monde  
que nous y avions, s'en approchèrent le lendemain  
en force, et menèrent quatre pièces de Canon. Leur  
première décharge enfoua les portes: une balle ouverte  
par les Raines descha le fossé, et donna accès de  
toutes parts. nos troupes reprirent leurs Chaux, et  
se sauvèrent sur la chaussée qu'elles avoient  
seule pour se retirer. cette chaussée peu large  
d'ailleurs, étoit bordée de chaque côté de marais  
impraticables: L'ennemi suivit et nous tira d'après  
près pour mettre le désordre dans notre retraite.  
quelques Dragons furent culbutés dans le marais, et  
voulurent inutilement faire feu sur la chaussée;  
vingt d'entre eux furent pris et deux officiers. Le  
reste se sauva à la faveur d'un autre détachement  
de cinquante Dragons, qui arrivant de Harburg, et  
se présentant de pied ferme, fit croire qu'il étoit  
soutenu, et arrêta l'ennemi. Les Hanovriens rentrèrent  
dans Buxtehude, fort contents d'y retrouver tous leurs  
magazins.

7<sup>me</sup>

Le Maréchal de Richelieu dans ces entre-faites  
négotiait à Closter-Seven. or de l'autre de. L'ynard  
ambassadeur du Roy de Dannebourg avoit demandé  
le Cinq un passeport avec un détachement pour s'y  
rendre. Le Maréchal envoya six cents Carabiniers,  
qui passerent la nuit dans le camp hanovrien, et y  
furent bien reçus. L'ambassadeur arriva le Six, et  
demoura pas d'accord de ses conventions et s'en  
retourna. Le Duc de Richelieu pour le déterminer  
à conclure, fit venir le Sept sa Cavalerie en un  
jour de Rotenburg à Closter-Seven et marcha lui-même  
en avant avec tous les Grenadiers et les Carabiniers. Le  
Duc de Cumberland déjà presque accablé à l'embouchure  
d'un fleuve, dont la traversée étoit de trois lieues,  
crainquit de l'être tout-à-fait, il se fit reparti  
en L'ynard, qui signa la convention le huit  
sous le nom de suspension d'armes, et d'un y  
ajouta le nous quelques clauses interprétatives.

La Nouvelle se courut dans l'armée, l'ordre  
de cesser tous actes d'hostilité se répandit nous  
triumphames: l'étraité parut peu après et fut  
une sensation moins vive: quelques uns après  
l'évoit la ne le prirent que pour une convention



preliminaire, et ne se pouvoient pas sans peine, que c'étoit là le résultat de la négociation. On s'attendoit de ne point y trouver la soumission au moins limitée de la part des Hanovriens de notre plus nos ennemis. Cette Clause selon d'autres émanoit du traité, elle y étoit implicite, et sous entendue. mais du sage et à portée de bruler au premier mouvement, ils trouvoient que c'étoit avoir tout fait que d'être parvenu à porter la meilleure partie de l'armée ennemie, au delà de l'Elbe, et à en cantonner le surplus dans des bornes étroites au tour de ce stade. ces réflexions ne satisfaisent pas tout le monde; avec moins d'esprit on veut des clauses écrites en matière de convention; et l'on semble prévoir, ou le dit même, (il est malheureux que véritablement l'ait vérifié) que la convention pourroit n'avoir lieu qu'autant que nous continuerions à paraître, mais qu'au moindre revers, il étoit à craindre de voir les Hanovriens tantôt recrutés, et sortans en bon état d'une espèce de quartier d'hiver anticipé, reprendre les armes, et revenir vers nous.

Selon toutes les apparences, le Maréchal de Richelieu se crut dans le cas de se hâter. L'ennemi n'avoit pas à résister longtemps: quelque gêne que put être notre position, la Sienne étoit sans ressource, et ne lui promettoit pas d'hiver: mais ce qu'on

7<sup>me</sup> apprit des mouvemens du Roy de Prusse, et fut regardé  
comme instant de passer du côté de Magdebourg. un  
gros détachement de la garnison de cette place venoit  
de déposer nos troupes légères, et de rentrer dans  
halberstadt et Osterwick; Le Roy de Prusse qui leur  
avoit commandé cette incursion, s'approchoit à portée  
de la Soutenis, et marchoit en personne avec trente  
mille hommes contre Le Prince de Soubise. Le  
Maréchal s'en proposa d'y porter du secours, insistait  
moins et conclut, et nomma Le marquis de  
Villemur pour régler conjointement avec un Général  
Hanovrien les limites qu'on ne se donna pas Le  
temps de faire par le traité de suspension, et  
pour corriger quelques autres articles qui furent  
désérés à leur conciliation. il distribua ensuite  
l'ordre des Postes que dévoient occuper les régimens  
qu'il laissa dans cette partie confia la garde de  
Bremen et de Verden à des troupes, qu'il y mit en  
garnison et marcha en diligence pour se  
rapprocher de Brunswick.

Nous quittâmes sans regret un pays plat,  
ingrat par lui même, inculte et mal cultivé. toute



*1<sup>re</sup>* La partie des Duchés de Bremen et de Verden, ultérieure, à L'Elbe ne consiste qu'en une étendue de bruyères, arides et de marais, que leuo desagrément out fait nommer marais du diable. Les plantations qu'on y rencontre sont des Sapins et des Pins: on ne voit pas à peine un habitant dans quatre à cinq Lignes de Terrain, et l'on y fait des journées entières sans y percevoir une maison.

Hell est une ville agréable et bien bâtie, où Le Roy d'Angleterre tient ses équipages de Chasse; nous y arrivâmes vers Le dix Sept: tout ce canton n'est que le territoire de Brunswick, que nous traversâmes après, est humide, mais gras et fertile; il nous annonçoit l'approche du plus riche pays de la nature, et lui de Magdeburg. Cette contrée s'ouvre par des plaines garnies des plus beaux grains: Le bois y est rare; on n'y voit d'autres plans que des vergers autour des villages, qui y sont en nombre. nous crûmes arriver du désert. Le Gibier, Les bestiaux, et Les denrées de toute espèce y dénotoient l'abondance et la modicité de Leuo prix l'opulence de l'habitant. j'ai vu des réginens entiers s'ourager une seule Cense, et ne pas l'épuiser: Le Colonel s'y charge du produit de sa.

7<sup>me</sup>

et n'alloit sans trop en altérer les ressources. L'aisance  
s'annonçoit en tout on en jugeoit à la beauté des  
chevaux, comme à la multitude des charriots: le Bailli  
facile, et toujours prêt à offrir sa bourse, l'ouvroit  
à chaque pas pour se redimer des Corvées, du  
Soutage, Souvent de ce qui n'étoit que menue  
ou puisoit sans se mettre en peine de le faire  
injustement: L'avidité se contendoit de s'en appliquer  
le profit, et multiplia à la honte de notre nation  
des caractères d'extorsion, qui ne s'effaceroient de  
longtemps.

Les contrées du Charennois, de Hanovre et de  
Brunswick, comme celle de Magdebourg, ont éprouvé  
leur part de la spoliation: il n'est point de pays  
cependant, que n'ourrissoient de séjours ces troupes  
françoises: Peu de gens dans l'étranger se refusent  
à la courtoisie: on n'y redoute que la grande main  
du cortège qui les mène, les accompagne, et les suit:  
combien de manutentions secrètes, de prétendus droits  
d'Etat en flots, de fournitures exigées en argent? les  
contributions n'ont été qu'une légère portion de ce  
qu'il en a coûté au pays ennemi.



pre

La Mennie rapine est domcurée aux maîtres d'hôtel et aux valets: en s'emparant des Logemens de leurs maîtres, ils n'ont jamais manqué de se rendre despotiques, et de soumettre le Commerce des marchands à leur discrétion. La viande et le pain, comme la plus part des denrées, par leurs monopoles se sont entretenus à un prix exorbitant. Le Pain à valu huit et dix sols la livre dans le plus beau pays du monde, à Halberstadt, comme il étoit payé à Rotenburg.

En général il n'est point de campagne, où l'on se soit si peu caché de l'avarice de Saurichio: La connoissance en a pénétré dans le Public nos alliés, ainsi que nos ennemis, ont eu lieu de se plaindre: et l'on ne s'est pas refusé de monopoles jusque sur la solde même de nos troupes. il a été saisi à l'armée une quantité d'argent de France et de Ducats qui se sont tous métamorphosés en monnoyes du pays, la plus part frappés de neuf auroit ou refondus nos espèces! nous l'avons ignoré: mais ce qui en a rempli. Sur nous est qu'on nous a fait prendre, Sur le pied de 19<sup>th</sup> 17<sup>th</sup> des piéces d'or qui n'avoient de

que

Valeur réelle que 18<sup>th</sup> les monnoyes de 12<sup>e</sup>. Se sont  
établies par un tarif à 14<sup>e</sup>. celles de 24<sup>e</sup> à 26<sup>e</sup> 8<sup>e</sup>.  
nos majors les ont reçues, et passées dans leur détail  
au prix qu'elles leur étoient fournies: nous y perdions  
tous. on fit plus; on baissa par une ordonnance  
les monnoyes à leur juste valeur à la condition  
cependant de ne pas laisser subsister le règlement  
à peu d'atens de là l'on nous fit reprendre par  
un nouvel ordre, chez le trésorier peut-être les  
mêmes pièces dont nous nous étions défaites à deux  
et à 24<sup>e</sup>. sur le dernier pied de 14<sup>e</sup> et de 26<sup>e</sup> 8<sup>e</sup>.  
que j'ense de pareils traits quand on voit leurs  
auteurs enrichis, en conserver le fruit, et n'avoir  
rien à redouter de la source, qui les leur a produits.

Je pourrais en mettre aujourd'hui d'aussi frapans  
dans un autre genre, si les manœuvres qui se  
font dans les magasins de fourrages et des vivres  
n'étoient plus connues; mais un objet, qui m'a  
revolté, et sur lequel je ne puis me résoudre au  
cune la nature, est l'administration de nos  
hôpitaux, ou ce qu'on nomme l'ambulance,  
j'ose le dire, il n'est réservé qu'à notre nation



7<sup>me</sup> de verser sur la vie des hommes une dureté, qui ne  
 s'appercevroit pas au milieu des Barbares. La direction  
 de quelques uns de nos hôpitaux ordinaires n'est qu'un  
 crepuscule des honneurs, qui se passe dans ceux cy. La  
 vie du Soldat y est traitée sans égare, et l'ambulance  
 est son fleau le plus sanglant. Le Roy paye  
 cependant, et son intention, dans le prix qu'il  
 accorde, est qu'on n'épargne rien au soulagement  
 de ses troupes, mais ce prix diminue par gradation  
 à mesure qu'il passe dans les différentes mains, qui  
 le négocient; L'adjudicataire soustraite, et jouit  
 sans embarras. Le soustrayant croit exiguë de lui  
 le droit de devenir riche et compte pour base de sa  
 fortune. Le sang des malheureux qu'il fait perir  
 par milliers. Son avarice réduit à presque rien  
 la consommation du misérable confié à ses soins.  
 les Suppôts qu'il emploie concourent à ses vices,  
 ils partagent au bénéfice. La mortalité regne, on  
 en pallie la cause, la terre couvre l'iniquité, et  
 personne n'a peut-être encore pensé à l'éteindre.

Je reviens à nos opérations, l'armée réduite du  
 quinze au 20 j<sup>bre</sup> dans les environs de Brunswick et  
 Wolfenbittel s'avançoit à Hornburg. Le Duc d'Elbe,

76

et le Marquis de Noyes commandans chacun une  
réserve, couvroient sa droite. Le Duc de Chevreuse  
à la gauche étoit à Hovingplutte. Le Maréchal  
de Richelieu fit attaquer Osterwick le 27. jbre. on  
chassa les ennemis, leur fit abandonner Halberstadt;  
et y établit son quartier général. quelques jours  
après paravant les Russiens nous avoient enlevés dans  
l'abbaye d'Ingelau un colonel et deux cent cinquante  
maîtres, qui par leur peu de précaution en s'y  
arrêtant, étoient faits ennemis & prisonniers de  
Magdeburg.

Mous avions dans notre position la rivière de la  
Rode devant nous à deux lieues, et trois réserves  
en avant campées sur ses bords: celle du Duc de  
Chevreuse à Oschersleben à la gauche et à quatre  
lieues d'Halberstadt; Le Marquis de Noyes au Centre  
à Groningen, et le Marquis d'Armentières à la droite  
à Querlinburg. Le Prince Ferdinand de Brunswick  
gouverneur de Magdeburg forma un camp de neuf  
mille hommes à Wausleben entre Magdeburg et la  
réserve de M<sup>r</sup> de Chevreuse. il n'en étoit pas à  
plus de deux lieues et demie; et la mit plus d'une  
fois dans la crainte de se voir attaquée; cette



7<sup>me</sup> réserve n'étoit composée que d'une brigade de Cavalerie, de quatre régimens de Dragons, dont le fond n'étoit que pour lors de plus de quinze à dix huit cent hommes, et d'un corps de dix bataillons palatins, composés de trois à quatre mille hommes effectifs. c'étoit une faible ressource pour être aussi près de l'ennemi, et couvrir à quatre lieues en avant le front d'une armée. on ne la renforça que près de trois semaines après, en y envoyant des brigades de Champagne et d'Auvergne, et quelques régimens de Cavalerie.

8<sup>me</sup> Nous ne changâmes point de position pendant tout le mois d'octobre ce séjour donna le tems à des Zelateurs, qui parmi nous n'étoient que trop en nombre, de reprendre les leçons, que la continuité de nos marches leur avoit souvent interrompues. Leur Zèle se donna carrière, et l'on ne vit plus dans le camp, que répétitions, manœuvres, évolutions, exercices; L'exemple n'étoit pas loin, il approuvoit l'enthousiasme: Le Roy de Prusse grand militaire, étoit, disoit-on, sûr de vaincre, il exerçoit; donc en exerçant on devenoit invincible: le système étoit clair, et l'argument sans réplique la conduite du héros étoit un phénomène: Ses connoissances

286

pretieuses, et son activité inimitable. Les disputes ou  
voulois en rabattre, eut été heurtée une opinion  
recüe, douter à Rome, ou balancer dans Paris entre  
le Chant françois et d'Italien.

Nos Partisans émerveillés s'étoient persuadés que  
pouvoit conquérir le monde, il n'étoit question que  
d'arriver au modèle Prussien; qu'àvec un habit de  
demie Longueur, la manche étroite et le Sacrement  
ras, on avoit à ne douter de rien; et que toute  
la science militaire, étoit conçue, dans l'art de  
cadencer la marche; d'inculquer à l'aide du moule  
au soldat l'attitude qu'il doit avoir sous les  
armes; lui donner l'exécution machinale et le  
bâton pour ressort; c'est où nos zélés réussissoient le  
mieux; tous jusqu'aux Colonels avoient déjà la  
canne.

En France, où tout est mode, un système s'élève,  
reussit, et se soutient, tant qu'il fait la fortune de  
ses prosélites. qu'on s'intrigue et qu'àvec un dehors  
agréable, on ait le propos avantageux, l'attitude  
courbée, le ton complaisant; que l'on joigne le  
nécessaire, et surtout qu'on s'attache à l'idole  
en crédit, on prend date et l'on parvient.



8re

L'Épée d'aujourd'hui étoit Frédéric : son Système avoit pris  
 un autre nom. L'ancien préjugé, L'esprit de  
 la nation, l'honneur qui conséroit dans les troupes,  
 se développoit un jour d'affaire, et les quidoit à  
 vaincre, n'étoit plus rien ; une métamorphose avoit  
 un tout autre prix, on vouloit des Russiens, il  
 falloit en faire de tous les François, et les faire  
 à quel que prix que ce fut, s'appeler, ne point se  
 rebuter, et parvenir au but. nos admirateurs du  
 mérite étranger, s'y portoit de cœur, et doubloient  
 de zèle. il leur étoit cependant échappé deux  
 choses dans l'application de leurs talents. la première  
 de ne pas Distinguer la constitution de l'Etat  
 Russe du nôtre ; l'un tout militaire occupé, pressé,  
 et rapporte le mérite des troupes à celui de  
 l'exécution : L'officier, comme le Soldat, après  
 de vivre, s'y font un point capital de n'avoir à  
 pratiquer que leur métier. parmi nous le point  
 d'honneur, ou ce qu'on appelle la gloire, tient  
 lieu d'étude, souvent d'exercice et de science.  
 L'application, qui décide l'homme de guerre,  
 recroiscent par le troisième ou le second rang.

dans l'ordre de nos occupations; on regarde le parti  
 des armes comme un état; mais l'intérêt ou le  
 plaisir demeurent notre première affaire: on  
 porte de l'ardeur à la guerre elle supplée au  
 talent; le préjugé guide, l'exemple de Broche  
 en provoque à ses effets; il mène, ou le donne, aux  
 autres, et tout suit. La seconde attention qu'il  
 falloit faire étoit d'apprécier juste le génie de  
 notre nation, et de ne pas le confondre avec le  
 génie allemand. celui cy naturellement épuré,  
 et d'une repaquer moins à l'impulsion qui peut  
 ébranler la masse. L'impression du coup fait  
 passer dans les esprits animés au mouvement  
 qui les remue, donne du ressort à la machine,  
 et tire l'allemand de son lenteur. Le Français  
 moins chargé de matière, agit de lui même; né  
 susceptible, tout soldat qu'il est, il exige qu'on  
 recherche en lui le sentiment. Le poids de  
 peine, les coups se rebutent (A) toujours prest  
 quand on le mène à l'ennemi; ailleurs il  
 veut de la discipline, il se lui fait même  
 d'ordre, propre à l'aider quelques fois et

A. Le Roy de Suède l'a bien reconnu qu'il ne prend plus de Français  
 dans ses troupes.



8<sup>bre</sup>

capable de le soutenir. en exige d'avantage, et vouloit  
plus son caractère, à devenir la meurtrière d'une  
phantomine faite pour exciter plutôt que pour  
instruire; c'est oublier que toute sa science est  
de marcher en avant, d'attaquer et d'enfoncer  
que quoique son feu n'ait pas la célérité.

Russienne, avec moins de précipitation il a  
plus d'effet s'échauffe moins son arme, et frappe  
plus droit et plus juste. & qu'il néglige dans  
une attaque, la régularité, peu praticable devant  
l'ennemi du feu de section ou de peloton, il y  
substitue le feu de billaude, qui tout irrégulier  
qu'il est, se perpétue, lui est propre, et toujours est  
le plus meurtrier. ne contraindre point son  
ardeur, il charge, sans cesse, tire et continue, de  
piéd ferme: ou sans tirer, s'il le veut, il s'en  
sa marche, hausse le pas, vole et rencontre la  
victoire dans la brèche, ou la bayonnette.

Mais braver de tels hommes, et préférer de  
s'y plier à un prétendu point de perfection à  
l'esprit qui les anime, on en courra, c'est  
l'histoire, et affaiblir le sentiment, et ralentir  
leur action. quantité de Desertions nous en

On en a de même dans des batailles, que le Roy de Russie a gagnées  
contre nous les autrichiens, la perte a toujours été la plus  
considérable.

g<sup>de</sup>

d'autre principe, que des traitemens durs, la  
gêne, et les variations des nouveaux exercices; on  
ne voit presque plus de rengemens, et pour  
procurer au Colonel Russe des troupes de fantassins  
jeunes, agiles, et toujours en état d'exercice on a  
porté l'écrite jusqu'à reformer des braves et vieux  
soldats et l'on ne s'est pas refusé à marquer  
pour les invalides de vieux caporaux capables  
de bien servir encore, et qui se désiroient, mais  
qui n'avoient pu s'expliquer au gré des nouveaux  
médecins

qui ne souviens pas de quelle époque aura  
pu être à se figurer de par là travers; ils laissent  
cependant; et l'on n'en decouvrirait pas moins  
dans le tableau de la nouvelle éducation, si l'on  
voudoit examiner le peu de discernement qui se  
glisse souvent dans l'exécution du projet le  
plus utile. Sans doute c'est à des mal entendus  
de cette espèce qu'il faut rapporter ce que j'ai  
remarqué dans ceux de nos Régimens, dont les  
Officiers ont fait le plus de bruit: je les ai vus  
amener en campagne un plus grand nombre  
de Sujets de Recrues que les autres, et les



8<sup>me</sup>

plus part de leurs chevaux ou ruinés ou étiques.  
 Le service ne gagne pas à ces choses d'affaires de  
 la nouveauté, l'inférieur souffre et le supérieur, le  
 grade supérieur compte rencontré dans le plan  
 de la Mécanique. Deussienne une ténacité de la  
 subordination allemande, peu faite pour le  
 l'officier français; Le Sujet d'y arriver, d'un côté  
 de l'aise, entrevois; et de l'autre l'humour naïf,  
 en murmure et l'on press le mérite de l'ex-  
 partisans.

Quel que fois on va plus loin: on jette des  
 yeux sur le sort des troupes en général et  
 l'on ne voit pas sans faire de tristes réflexions;  
 que de tous les Généraux qui journellement se  
 partagent à eux tous le détail des expéditions,  
 celui des campemens, les détachemens; un nombre  
 manquent d'expérience, ignorent, et sont  
 ressource dans la théorie de leurs aides de camp,  
 manœuvrent à faux, ou avec inquiétude, et  
 fatiguent sans mesure, et grevent à chaque  
 pas leur incapacité. L'on obéit cependant, il  
 le faut, on exécute, on sent le ridicule, on pâlit;  
 et souvent pour renouer au métier le plus

8<sup>bre</sup>

noble, avili par l'abus, ou n'attend que l'instant  
d'en avoir le Protée ou celui d'y donner une  
espèce de délice.

La multitude des retraites n'a pas déjà laissé  
que d'altérer la composition du Militaire, il est  
à craindre de le voir s'énermer tout à fait, courir  
à sa destruction, et manquer d'officiers, ou même  
plus avoir que de la première jeunesse. Les  
Soldats métamorphosés pourrout se changer en  
automates, dont la cause aura son effet. Les  
mouvements, mais elle n'acquerra jamais le  
privilege réservé à l'Allemagne de leur  
inspire de l'âme un peu de combat.

Les expéditions de guerre se bornèrent d'au-  
re côté du mois d'octobre, à des escarmouches entre  
nos patrouilles et celles des Russes ennemis,  
quelques fourages avancés, et le départ d'un corps  
de dix mille hommes qui passa sous les ordres  
du duc de Broglie au secours de l'armée  
de Soubise. Celles du Cabinet se réduisirent  
à une discussion entre la Cour et notre quartier  
général. L'intention de la Cour étoit de



8<sup>bre</sup>

fortifie Halberstadt, et d'en faire une tête de quartier; elle y insista. Le quartier général s'éleva contre le projet, et représenta que l'étendue de la ville et sa situation rendroient longue, et susceptible de beaucoup de difficultés la seule opération de mettre le poste à l'abri d'un coup de main.

On péroit en débats et en débats et en expéditions de courriers, de tems où la saison permettoit encore d'en entreprendre l'ouvrage. il n'y a point de doute, que si l'on eût eu pour Thiers et d'autres ennemis à combattre que les Prussiens, Halberstadt eût fait une tête de quartier avantagée. La ville pourroit contenir vingt bataillons. il n'étoit question que d'y faire quelques ouvrages en terre, et des retranchemens parallèles à cette tête eût été soutenue par une seconde ligne de quartiers, qui se seroit établie dans Brunswick, Wolfenbützel, Osterwich qu'il eût eût aussi dans le plan de fortifier, et Goslar. Le reste de l'armée, répandue dans l'intérieur du pays, eût en les tems et toute la

tranquillité nécessaire pour se remettre et se  
réparer. Les mouvements, qu'on a éprouvés depuis  
de la part des Hanovriens, ont même fait  
regretter cette position.

Les Prussiens dans les derniers jours d'octobre  
levèrent leur camp rentrèrent dans Magdebourg,  
et en partirent par une autre Route pour aller  
joindre le Roy de Prusse dont l'intention  
étoit d'attaquer le Prince de Soubise. Leur  
départ se termina le Maréchal de Richelieu  
à faire replier son armée: nos troupes se séparèrent,  
et prirent les différentes routes qui devoient les  
conduire dans leurs quartiers on conserva en  
première ligne, Brunswick, Wolfenbittel, et  
Goslar: Les congés partirent: tout paroissoit  
tranquille et le seroit sans doute encore sans  
l'événement de Korbach. L'ennemi, que nous  
avions à l'état de n'y étoit qu'un soupçon: cette  
nouvelle le réveilla, il en prit d'atte, rompit  
la convention, et revint sur nous. il est triste  
que la suite d'une Campagne, qu'on avoit



crüe terminée par un traité. Soit de nous  
ramener à recommencer la guerre dans les  
saison la plus rude de l'hiver c. p.





1788.

# Réflexions

Sur le parallèle de la conduite du  
Roi et de L'Electeur de Hanovre.

Je n'ai jamais considéré qu'avec une peine extrême, qu'un préjugé trop commun fait regarder les reproches et les expressions outrées, (fausses ou non fondées) comme un moyen sûr d'améliorer la cause que l'on soutient ne peut-on pas s'accoutumer à croire qu'un homme raisonnable puisse porter son jugement sur la simple exposition des faits ? ces faits peignent et doivent être accompagnés de toutes les circonstances qui les rendent plus ou moins graves; les affaires les plus simples perdent la facilité d'être aisément comprises, quand on les accompagne de réflexions et d'expressions, qu'on ne devrait à aucun prix jamais placer, que comme les pièces justificatives, qui font toujours un recueil séparé à la fin d'un mémoire.

je ne cherche ni à blâmer ni à justifier des  
Souverains, à qui on ne se croit permis d'être son  
estime qu'en temps de Guerre, et encore parce que l'un est  
d'un parti contraire au leur, ils sont toujours respectables,  
puisque'ils couvrent toutes leurs actions du voile de la  
justice et de la vérité, qu'ils prétendent suivre, et que  
bien peu de gens sont en état de connaître par quelle  
erreur ou prévention ils sont trompés; le mépris ne doit  
jamais passer les degrés du Trône, (et comme dit le  
parallèle du Roy et de l'Electeur de Hanovre page 10)  
rien ne peut attribuer ces principes et ces procédés à d'adieu,  
à quelques artifices et aux mauvais conseils de quelques  
ministres corrompus, on croiroit manquer aux Souverains  
même de les soupçonner eux mêmes.

C'est dans cet esprit que je considère le titre que  
je viens de citer, une réflexion partant d'un ami de la  
vérité, qui se croit permis d'ouvrir librement son cœur  
et de couvrir ses pensées du sceau de l'amitié.

J'établis d'abord pour principe que toute convention,  
Capitulation ou traité doit être observé religieusement,  
mais au même temps j'ajoute que toutes conventions,  
capitulations ou traités doivent être accompagnés



d'une autorité suffisante de la part des contractans et  
expliqués en termes clairs et précis. c'est à qui fait que  
dans toutes les négociations avant tout on fait exhibition  
des pouvoirs; chacun sait que la principale source  
des senteurs dans le maniment des affaires est le pouvoir  
d'un pouvoir plus étendu dont les Ministres affectent  
d'avoir besoin, ou dont ils manquent effectivement. La  
forme est ce qui donne la force à un acte, ou à un traité,  
son exécution complète n'est exigible que lorsque  
toutes les formes y ont été observées. La ratification est  
la dernière. Les Souverains ne négligent de s'en servir  
dans aucune occasion importante, leurs ministres ne  
peuvent les engager qu'avec cette condition, ou pas une  
ratiification formelle de leur part à ce droit, que la  
justice leur donne, et que l'usage leur confirme: cette  
ratiification qui ne peut jamais être facile, et opposée,  
mais elle doit être comprise dans les pleins pouvoirs  
des Ministres ou dans des ordres particuliers du  
Souverain.

La Convention de Kloster-Seyen présentée au  
Public comme l'apogée des républiques actuelles, est une  
contenance d'habileté de la forme, et de la précision de

Le contenu de l'acte est en deux parties l'une du 8 et  
l'autre du dix Septembre

Si ce n'est qu'une convention militaire son exécution  
doit dépendre entièrement des Généraux qui l'ont faite;  
ils ont donc été les maîtres de son exécution, comme  
des articles de la convention.

Si c'est un traité qui engage les Souverains il doit  
avoir la forme d'un traité.

Cette pièce n'est précédée ni suivie d'aucun pouvoir  
de la part des contractants, ni de celle du Médiateur;  
en sorte que le Public ne voit aucun titre qui engage  
les Souverains; il ne s'est fait aucune ratification.  
Mais la Suïtze, le Médiateur seul, promet dans la  
convention, de fournir ses pouvoirs et la ratification  
de son Souverain. il rejette sur la nécessité pressante,  
la confiance actuelle qu'il demande aux deux Généraux.  
on ne montre point au Public que le médiateur  
aye rempli son engagement. Quant aux deux  
contractants, ils donnent leurs paroles d'honneur  
uniquement à titre de Général de tenir les conditions  
estipulées cy après. Sans parler aucunement de  
leurs Souverains, bien loin de s'en promettre.  
réciproquement la ratification.



Les Premières Conditions Sont des mouvemens actuels.  
dépendans absolument de la volonté des généraux.

Ils renvoient ensuite à la Cour de France, et aux  
Souverains respectifs des Alliés à régler la dispersion, et  
la place que doivent occuper les troupes des Alliés de retour  
dans leurs pays.

Ils conviennent encore de nommer des commissaires  
pour régler le tout nécessaire à quelque arrangement  
ultérieurs et marquer certaines limites dans la seconde  
convention. M<sup>rs</sup> De Villemur et De Sporken Sont désignés  
pour remplir cet emploi.

On ne présente au Public aucun règlement de la  
Cour de France et des Souverains respectifs des Alliés  
au sujet de la dispersion et de la place que les Alliés  
devront occuper; on ne le desabuse pas même de l'idée  
ou il est qu'il n'en a jamais existé aucun. On le  
suppose suffisamment instruit des réglemens de M<sup>rs</sup>  
De Villemur et De Sporken, on l'en regarde ces détails  
comme inutiles. Le Public n'est-il donc pas bien fondé  
de penser que M<sup>rs</sup> De Lignard, Le Duc de Cumberland  
et le Maréchal De Richelieu Sont seuls engagés,  
et que la Cour de France et celles des Alliés ne.

peuvent l'être qu'après une convention expresse indiquée dans celle que les Généraux ont signée. Ce n'est donc plus une simple convention militaire dont l'execution dépendent & l'un des stipulants des articles dont la discussion et la décision sont renvoyés aux Cours de France et des Alliés. ces articles deviennent donc des conditions du traité qui doit engager les Souverains.

Aus des contractans ne parle au nom de son Souverain et comme muni de ses pouvoirs, il n'appartient donc qu'aux Souverains de juger des pouvoirs respectifs qu'ils ont eues. Le Public ignore jusqu'à quel point ils ont pu être engagés, et par conséquent à quoi ils peuvent avoir manqué.

Si les Souverains sont censés avoir approuvé la convention de leurs Généraux, leur ratification doit en être la suite, si les pouvoirs n'étoient pas bornés, la ratification ne doit point l'être, ni même retarder. L'excuse qu'un Ministre auroit pu faire de la confiance de son maître ne seroit pas même un moyen suffisant d'affirmer la convention, ou le Souverain n'en est pas moins tenu de remplir l'engagement qu'il lui a donné l'autorité de son Contracté.



Si dans la convention de Kloster-Rosen les deux  
Généraux ne s'étoient point autorisés, si l'obscurité de  
leurs termes, et si la décision qu'ils renvoyent à leurs  
Souverains rendent impossible l'exécution des articles,  
la faute paroit devoit tomber toute entière sur eux, et  
les Souverains peuvent se croire autorisés sans manque  
à la bonne foy et aux principes de leur religion, à  
ne pas tenir une convention qui n'a pas eu la force  
de s'en engager. La Convention de Kloster-Rosen  
n'étoit pas de nature à voir son Exécution suspendue  
par une longue discussion, elle devoit être ou ratifiée  
ou rejetée sur le Champ, par la nécessité des  
mouvements que les troupes devoient faire.

Les premiers articles qui concernent des Généraux ont  
été exécutés de bonne foy, Burgschantz et Bremer-Warden  
ont été évacués, le reste des troupes qui ne devoient  
rester ni à l'armée ni en lieu de dépôt. Ils ont  
la décision de la Cour de Versailles, et des Princes  
alliés, quand ils ont rencontré des difficultés non  
prevues par l'intelligence des articles, et tandis que  
les Souverains négocioient d'assigner les places et la  
manière dont les troupes devoient être dispensées.

ces mêmes troupes reparties dans un trop petit espace ;  
et trop incommodées des injures de la Saison. Les  
généralis plus restés dans leur première position, il  
falloit donc alors une troisième convention provisoire,  
qu'il parait que les Généraux auroient pu prévoir et  
stipuler. Sans cette troisième convention la première  
étoit d'une exécution impossible, vu le déplacement  
nécessaire des troupes. Dès lors cette première convention  
ne pouvoit plus être regardée que comme un préliminaire  
régulé entre les Généraux pour servir de base au  
traité que les Souverains devoient conclure entre  
eux; mais les Souverains ne tombant point d'accord,  
cette base devenoit inutile, et sans suite.

Si l'on objecte comme on semble l'insinuer  
au Public que les Souverains avoient tacitement  
leurs généraux que qu'ils n'aient point ratifiés  
ce dont ils étoient convenus, et qu'il n'y a eu de  
difficulté que pour l'intelligence des articles.

Énoncés dans une première convention, expliqués  
dans une seconde, trouvée aussi obscure que celle  
qu'elle devoit éclaircir, je n'oserois croire le Public



autorise à taxer l'un ou l'autre, Souverain &c.  
 malheureux. Les négociateurs et le Médiateur paroissent  
 seuls être coupables. Le Subte. pourra croire que l'un  
 et l'autre Général s'édult par un desir également  
 sincère à peut être par un égal besoin de sortir  
 du pays où s'est faite la convention, la conclure  
 avec tant de précipitation, qu'ils aient mis à terre  
 suffisant, pour donner à l'édult dont elle avoit  
 besoin: ils penseront que le Médiateur content d'avoir  
 apaisé le sang et arrêté le sang prêt à couler,  
 n'a considéré que la circonstance pressante, et les  
 bonnes intentions dont ils pouvoit être remplis, qu'il  
 est qu'ils de faire. Siqu'il la convention sans  
 bien prévoir toutes les suites qu'elle pouvoit avoir,  
 en renvoyant quelques décisions aux l'un respectives,  
 par le fait la convention a dégénéré en une  
 simple suspension d'armes, l'exécution de ces  
 articles comme comme je viens de le faire voir  
 n'ont été ni possible par les retardemens qu'il  
 a fallu essuyer, ou a négocié mais sans apporter  
 toute la Diligence et la vivacité qui demandoit

une affaire de cette nature. Si l'on ne pouvoit  
pas prévoir les circonstances s'achever qui ont emporté les  
propos des Français, peut-on accuser les Hanovriens  
d'avoir compté dessus, pour annuler radicalement  
une convention disputée pendant quelques mois.  
Si le Maréchal de Richelieu. S'est désisté. Si tant  
de la prétention de faire des armes les hosties, Si les  
premiers obstacles ont été si longs à discuter, qu'ils  
ont donné lieu à d'autres de Nélum, ne paroît-il  
pas naturel, qu'un Souverain qui n'est pas en  
engagement formellement, qui a vu que les termes de la  
Convention étoient jugés des deux côtés également obscurs  
et insuffisants, qui n'a pas été. Sommé de remplir un  
engagement adopté par un autre Souverain, et  
revêtu d'une adhésion formelle de la part, ne paroît-il  
pas naturel, d'ajourner le Souverain aye en qu'il lui  
étoit libre de profiter des circonstances pour renouer  
absolument à une convention qui n'a pas été  
reconnue solennellement, et à une négociation libre  
dont la conduite lui devoit être chargée. La conduite  
respective de M<sup>r</sup>. Le Duc De Cumberland et après



lui de M<sup>r</sup> De Zastrow avec le Marechal de ...  
 Richelieu; celle du Prince de Brunswick et Léopold  
 de son frere et de son neveu, celle même du Landgrave  
 de Hesse nous offre que le tableau des indécisions et des  
 contradictions que presente nécessairement une  
 négociation incertaine.

Les parties ne sont convenus d'aucun principe  
 constant et commun, l'effet a dû suivre le  
 principe. chacun au milieu de ces indécisions s'est  
 cru permis de s'arrêter à ce que son intérêt lui  
 a fait paroître le plus avantageux. Le Public  
 peut-il s'en plaindre?

quelques particuliers et Ministres mieux instruits  
 la force et de la solidité de la convention, du  
 caractère et des intentions de ceux qui l'ont faite et  
 commentée, des motifs de ceux qui ne l'ont pas  
 acceptée, des raisons de ceux qui l'ont rejetée, peuvent  
 mieux décider des titres que chaque souverain  
 mérite; mais on ne peut s'empêcher d'admirer  
 la scrupuleuse délicatesse, le désintéressement et la  
 bonne foi de la Cour de France. Le Public  
 est-il à qui l'on présente le parallèle de la

conduite du Roy et de celle de L'Electeur de Hanovre  
peut ib se voir. Suffisamment autorisé à flétrir tout  
ce qui n'atteindra pas ce haut degré de Probité, de  
Confiance et de Desintéressement dont le Roy de  
France a donné de si grands exemples dans cette  
occasion et dans beaucoup d'autres plus essentielles.

C'est le desir constant de rendre les François heureux  
qui porte Son Roy à sacrifier tout à la paix qu'il  
voudroit entretenir toujours et sans altération dans  
son Royaume: c'est de cette source que part son  
desintéressement, ce sont les sentimens qu'il  
voudroit trouver dans le cœur de ses ennemis, pour  
pouvoir partager avec eux le plaisir de rendre  
heureux les Habitans de toute la terre, mais il veut  
que la base de leur bonheur soit solide et  
que ses Alliez jouissent aussi paisiblement  
de leurs domaines et de leurs droits que lui même  
des siens. C'est à ce parallèle que la gloire  
du Roy s'arçait, c'est à ces traits que la  
postérité le distinguera non seulement de ses  
contemporains, mais aussi de ceux qui l'ont



précédés et des modèles vivans alors aux quels on  
le comparera.























